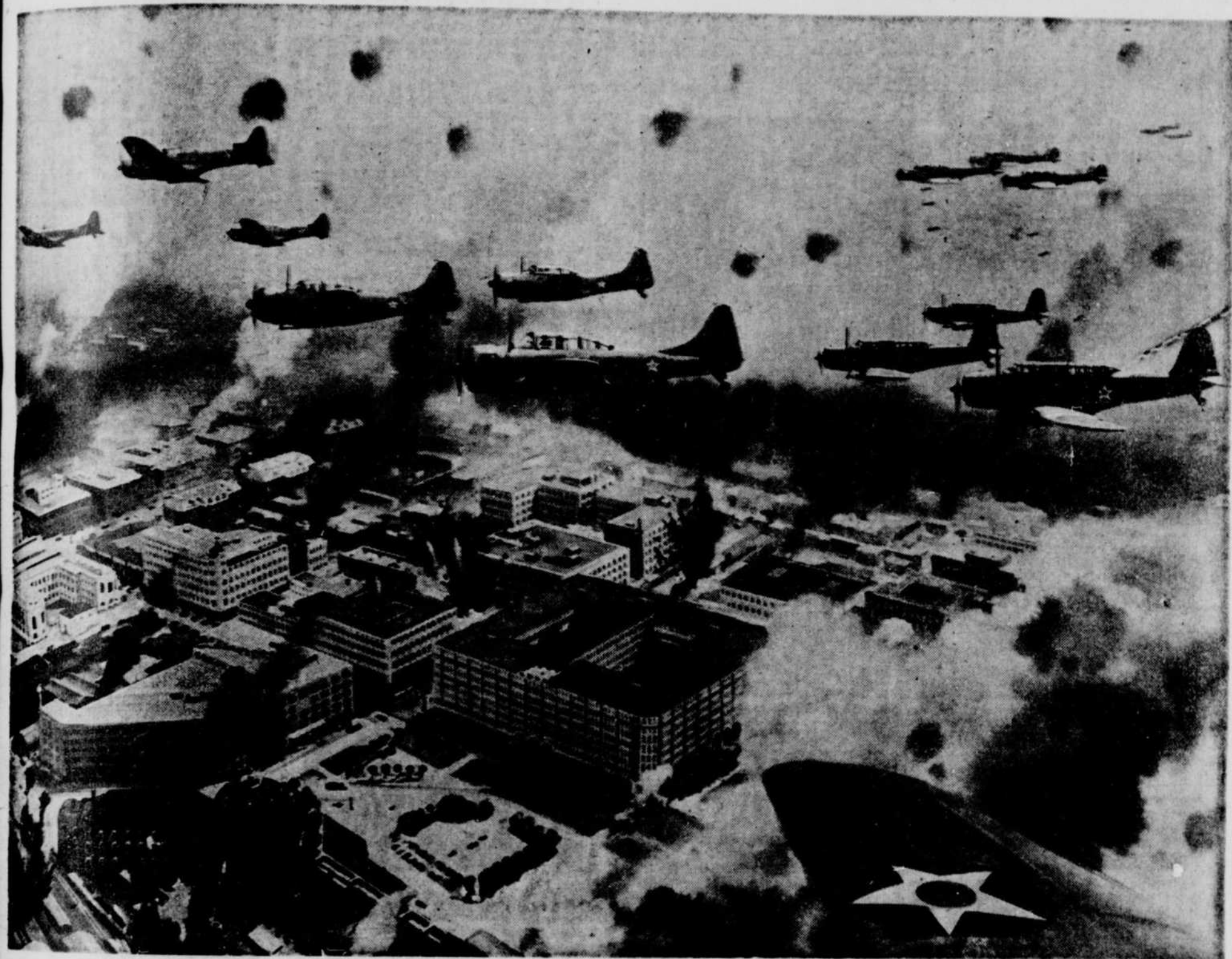


LE BOMBARDEMENT DE TOKIO



(Copyright par "War Artists & Illustrators", Londres)

● On se souvient avec quelle joie les populations des nations unies ont appris la nouvelle du premier raid aérien contre Tokio et les autres centres industriels importants du Japon, tels Yokohama, Kobé et Nagoya. Ce raid a été exécuté par un groupe d'avions américains, le 18 avril dernier. Les aviateurs américains, qui ont pris part à ce raid, étaient au nombre de 79 et étaient sous la direction du général James-H. Doolittle.

● Au cours de ce raid, vient de révéler le chef de l'expédition, aucun avion américain n'a été abattu par les Nippons. Quelques-uns ont été endommagés, mais ils ont pu rejoindre leur base. Les dommages causés aux objectifs militaires ont été considérables, bien que les Japonais aient prétendu le contraire. Un seul incendie a détruit au moins 400 maisons, dans la capitale du Japon, selon ce que nous a appris une dépêche de Berlin.

● Notre artiste a voulu représenter un aspect de cette attaque aérienne contre les principaux centres japonais. On sait qu'un nombre relativement petit d'avions de combat nippons se sont portés à la rencontre des appareils américains. En plus des maisons incendiées, des navires de guerre et des usines d'avions ont été atteints par les bombes des Américains. On dit, à Washington, que de nouveaux raids contre le Japon sont possibles.



Centenaire de la Société



La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec célèbre cette année le centenaire de sa fondation. C'est, en effet, en 1842, que fut célébrée pour la première fois, dans la vieille Capitale, la fête de la Saint-Jean. Une organisation fut faite, à la mi-juin, pour cette célébration, et la direction de cette association fut confiée au Dr Pierre-Martial Barty, qui est considéré, de ce fait, et à juste titre, comme le fondateur de notre Société nationale.

La semaine dernière, nous avons publié une biographie assez élaborée du Dr Barty. Le président actuel de la St-Jean-Baptiste est le cinquantième président. Il est donc évident que nous ne pourrions pas, d'ici le 24 juin, en dire autant de chacun des anciens présidents de notre Société nationale. Nous voulons au moins dire quelques mots de tous ceux qui sont décédés. Aujourd'hui, nous parlons de six d'entre eux.

L'hon. R.-E. Caron

(1842-1852)

Le second président général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec fut l'honorable René-Edouard Caron, né en 1800 et mort en 1876 lieutenant-gouverneur de la province de Québec. Il dirigea les destinées de notre Société nationale pendant dix ans, soit de 1842 à 1852.

René-Edouard Caron naquit à Sainte-Anne de Beaupré le 21 octobre 1800. Il fit ses études au collège de St-Pierre du Sud et au Séminaire de Québec et il fut admis au Barreau du Bas-Canada le 7 janvier 1826. Il représenta Québec à l'Assemblée législative de 1834 à 1836; il fut appelé au Conseil législatif en 1838, puis le 9 juin 1841. Du 8 novembre 1843 au 19 mai 1847, il fit partie du ministère comme président du Conseil législatif. Du 11 mai 1848 au 11 novembre 1849, il fit partie du cabinet Lafontaine-Baldwin. Il fut de nouveau ministre du 25 octobre 1851 au 14 août 1853, alors qu'il fut nommé juge de la Cour supérieure. Le 11 septembre 1873, il devenait lieutenant-gouverneur de la province de Québec. En 1875, il fut nommé commandeur de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand.

En 1826, il avait épousé Joséphine de Blois qui lui donna plusieurs enfants, notamment le Rév. Père Caron, C.S.S.R.; Joséphine, épouse de l'hon. juge Jean-Thomas Taschereau et mère de l'hon. L.-A. Taschereau; Corinne, épouse de sir Charles Fitzpatrick; etc.

L'hon. R.-E. Caron mourut le 13 décembre 1876. Les députés étaient en séance lorsqu'ils apprirent la mort du lieutenant-gouverneur. Prenant la parole au nom du gouvernement, qui était alors sous la direction de l'hon. de Boucherville, l'hon. M. Angers (qui devait lui aussi devenir lieutenant-gouverneur en 1897) rendit hommage à ce grand Canadien qui, dit-il, "fut promu par ses talents, son patriotisme et sa vertu, au premier rang qu'un Canadien puisse occuper. Les talents, le goût du travail, accompagnés de la vertu, sont les trois puissances morales qui ont ouvert au fils d'un humble paysan du comté de Montmorency, les carrières si variées qu'il a parcourues pendant cinquante ans, pour venir s'éteindre, revêtu du titre et des qualités de lieutenant-gouverneur de la province de Québec."

"Né avec le siècle, ajouta M. Angers, il était arrivé à l'âge mûr à l'époque la plus critique de notre histoire politique. Il n'a pas hésité à partager son temps entre sa clientèle et la politique. Il ne fut pas le dernier à demander les réformes qui eurent pour résultat de nous assurer le gouvernement constitutionnel dont nous jouissons aujourd'hui. Ce que d'autres voulaient à tout prix, il le voulait comme eux, mais il ne le demandait qu'à des moyens constitutionnels. C'est là la plus belle page de sa vie. Il demandait la réforme, il la demandait partout et toujours, mais il ne l'espérait que de la justice et de la modération.

"Si sa manière de voir eût prévalu, nous n'aurions pas eu à regretter des martyrs politiques d'un côté, et de l'autre le spectacle d'une même famille divisée entre elle pour refuser ce que la justice, la raison, la paix et la prospérité du pays exigeaient. C'est à cette époque que nous pouvons dire qu'il a gagné la devise: **Fortiter in re, suaviter in modo.** Sa réforme est venue sans que l'acrimonie entre les deux partis ait été complètement effacée.

"C'est surtout à cette époque que, par son esprit conciliant et modéré, M. Caron a été utile en contribuant à amener les hommes politiques les uns à profiter sans abus, et les autres à ne pas regretter d'avoir accordé ce que la justice leur faisait



● L'hon. René-Edouard CARON, ancien lieutenant-gouverneur de la province de Québec, ancien maire de Québec, fut président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec de 1842 à 1852.

un devoir de ne pas refuser plus longtemps."

En 1859, de concert avec ses collègues les juges Morin et Day, il commença l'érection du plus beau monument qu'une nation puisse posséder en Amérique. Ce monument est un petit livre sur le frontispice duquel on lit ces mots: "Code civil du Bas-Canada". Ce petit livre, dit M. Angers, est un temple où le pauvre comme le riche, l'étranger de race et de toute nationalité entrent avec confiance, et y trouvent la même justice et la même protection pour leur propriété et leur famille." Ce Code entra en vigueur le 1er août 1866.

Ajoutons que M. Caron fut maire de la ville de Québec de 1834 à 1836 et de 1840 à 1846. De 1836 à 1840, la ville fut administrée par des juges de paix.

Le temps que M. Caron passa à la tête de la Société St-Jean-Baptiste fut très précieux pour cette jeune Société; il la gouverna avec une sagesse et une dignité qui accrurent son prestige et firent honneur à notre nationalité. La Société St-Jean-Baptiste jeta, sous M. Caron, des racines de plus en plus profondes au milieu de notre peuple.

C'est à cette époque qu'il faut placer un incident qui compte parmi les plus beaux souvenirs de la St-Jean-Baptiste. Nous voulons parler de la réception publique donnée à sir Charles Bagot, que nos pères se plaisaient à appeler "notre bien-aimé gouverneur".

"J'ai bonne souvenance, écrivait, vers 1880, le Dr Robitaille, de ces temps où la Société Saint-Jean-Baptiste brillait d'un vif éclat, éclipsant par le nombre, par la richesse de ses bannières et drapeaux, et par la belle tenue de ses membres, toutes les autres sociétés nationales. Qui a pu oublier la belle démonstration, de 1842, le jour où toutes les sociétés nationales de Québec allèrent recevoir au débarcadère le nouveau gouverneur-général, sir Charles Bagot, pour lui souhaiter la bienvenue. Arrivés sur la Place d'Armes, nous défilâmes devant Son Excellence qui était sur le balcon de l'hôtel du gouvernement; à ses côtés était le maire de Québec, l'hon. René-E. Caron, qui était aussi le président de la Société Saint-Jean-Baptiste. Sir Charles Bagot admira la belle tenue des membres de notre société, qui comptait alors dans ses rangs plus de quinze cents associés, lorsqu'elle défila sous le balcon ayant en tête sa nombreuse fanfare bien disciplinée, vêtue de riches uniformes, jouant l'air "Vive la Canadienne", précédée de son

imposant tambour-major, Louis Blanc, militaire décoré, qui avait servi dans l'armée française, sous le grand Napoléon... Sir Charles Bagot, en voyant défiler les membres de notre nombreuse société, dans les rangs de laquelle l'oeil le plus scrutateur n'aurait pu distinguer le riche du pauvre, l'homme de profession de l'ouvrier, dit à notre maire: "Mais c'est un peuple de gentilshommes!"

L'arrivée de Lord Elgin à Québec, le 21 octobre 1847, fut l'occasion d'une démonstration pareille à celle qui avait été faite à sir Charles Bagot.

Le 30 mai 1849, le parlement du Canada accorda à la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec un acte d'incorporation qui lui assura tous les droits et privilèges des sociétés dont l'existence légale est reconnue (Canada, 12 Victoria, chapitre 148).

L'hon. Louis Panet

(1853-1854)

L'hon. Louis Panet, membre du Conseil législatif, remplaça l'hon. M. Caron à la présidence de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec. Vice-président depuis 1845, il fut élu à la présidence le 14 septembre 1853. Il conserva ce poste pendant deux années.

Né à Québec le 19 mars 1794, fils de Jean-Antoine Panet, conseiller législatif, et de Louise Badelard, et neveu de Mgr Panet, 13e évêque de Québec, Louis Panet se fit admettre à la pratique du notariat en 1818 (30 octobre); il se fit vite une nombreuse et lucrative clientèle. Aux élections de 1824, on le pria de représenter la haute ville à la Chambre d'Assemblée, mais il refusa.



● L'hon. Louis PANET, ancien Conseiller législatif et sénateur, pour la division La Salle, fut le troisième président général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, en 1853-54.

Le 22 août 1837, lord Gosford appela M. Panet au Conseil exécutif; il garda son siège jusqu'au 10 février 1841. Le 22 octobre 1852, il entra au Conseil législatif de la province du Canada; le 2 novembre 1867, il était nommé Conseiller législatif pour la division de La Salle. Le 10 février 1871, il était nommé sénateur pour la même division. Son état de santé le força à résigner son siège de sénateur; il fut remplacé par son neveu, Charles-Eug. Panet.

M. Panet s'était, dans sa jeunesse, occupé de milice et, après avoir fait partie de différents bataillons, il avait été nommé, le 27 novembre 1855, lieutenant-colonel du 1er bataillon de milice de Québec.

En 1820, il avait épousé Marie-Louise Oliva, de St-Thomas de Montmagny, qui lui donna cinq enfants.

L'hon. Louis Panet mourut à sa résidence de la rue St-Louis, à Québec, le 15 mai 1884. "Ce vénérable vieillard, écrivait l'"Electeur" du 15 mai 1884, avait atteint un âge auquel peu d'hommes de nos jours peuvent espérer arriver. Il souffrait depuis plusieurs années de la maladie qui l'a emportée.

"Depuis longtemps, il n'assistait plus aux séances du Conseil législatif. La

dernière fois qu'il s'y rendit, ce fut, on ne se le rappellera pas sans émotion, en 1881, lors de la vente du chemin de fer du Nord; le patriotique vieillard s'y fit porter sur une litière pour pouvoir opposer son dernier vote à la consommation de cette iniquité. Ce trait d'héroïsme antique suffirait seul pour imposer son nom au respect des générations futures."

Et le "Journal de Québec" disait, le 17 mai:

"Esprit fin, érudit, gentilhomme dans toute la force du terme, l'hon. M. Panet était le type de l'ancien Canadien, tel que nous l'a dépeint Aubert de Gaspé. Son esprit gaulois, pétillant, plein d'une pointe de malice bienveillante et faisant un causeur charmant.

"Familier avec les classiques, vivant avec Homère, Virgile, Juvénal, Horace, Lafontaine, Racine, Molière, Boileau, il était imprégné de l'esprit de ces grands maîtres de la pensée. C'était dans sa propriété de Castorville, sous les antiques érables de la Petite-Rivière, qu'il fallait voir et entendre ce beau vieillard, causant du passé, semant sa conversation d'anecdotes, de vieux refrains, de souvenirs parlementaires et historiques.

"Il personnifiait toute une société disparue, société d'un goût esthétique, aimant les choses élevées, se retrempeant de fois à autres dans la solitude, vivant avec les grands maîtres, les philosophes, et restant, dans sa douce quiétude, patriote, savant et chrétien.

"Avec l'hon. Panet disparaît une des grandes figures du Canada français. Devant sa tombe fermée aujourd'hui nous exprimons un vœu. Puisse notre pays compter toujours parmi les siens, des hommes trempés comme ce patriarche, et joignant comme lui, aux qualités de l'esprit, la grandeur d'âme et toutes les qualités du coeur."

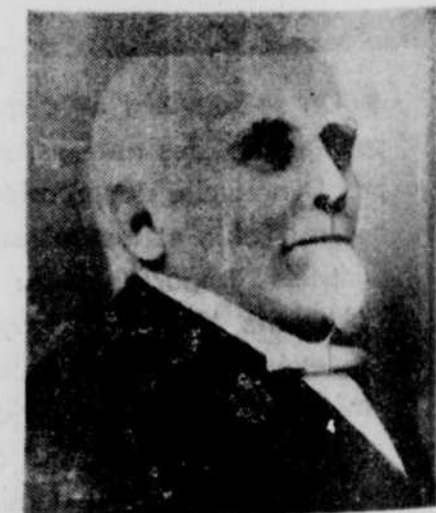
C'est sous la présidence de l'hon. Louis Panet qu'eut lieu, le 5 juin 1854, la translation des dépouilles mortelles des braves de 1760, et, le 18 juillet 1855, avait lieu la pose de la première pierre du Monument des Braves. En cette année, le 13 juillet, arrivait à Québec la frégate française "La Capricieuse".

M. L.-G. Baillargé

(1855-1859)

L'hon. Louis Panet fut remplacé à la présidence de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, le 3 septembre 1855, par Son Excellence Louis de Gonzague Baillargé, avocat, chevalier-commandeur de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand, Comte romain.

Né à Québec, M. Baillargé fit ses études au Séminaire de Québec. Il étudia le droit chez l'hon. Ph. Panet et avec l'hon. R.-E. Caron. Il fut admis au Barreau le 12 octobre 1835; plus tard, il entra



● Son Exc. le commandeur Louis de Gonzague BAILLARGÉ, comte romain, à qui on doit la découverte du "drapeau de Carillon", fut président de notre Société nationale de 1855 à 1859.

Saint-Jean Baptiste de Québec



en société avec l'hon. M. Caron. En 1850, il devenait avocat de la Cité de Québec. M. Baillargé fut, en 1848, un des fondateurs de l'Institut Canadien, dont il fut président honoraire en 1873. Le 1er février 1857, il collaborait à la fondation du "Courrier du Canada". En 1863, il devenait lt-col. du 2e bataillon de milice de Québec; il était aussi fait Conseil de la Reine. En 1873, il était Bâtonnier de Québec.

C'est à M. Baillargé que nous devons la possession du drapeau de Carillon, cette vieille relique d'un temps qui n'est plus et qui chaque fois qu'il figure dans notre procession de la St-Jean-Baptiste, à Québec, renouvelle aux nôtres le souvenir des vaillants exploits de nos aïeux, à l'époque de la mémorable journée du 8 juillet 1758, pendant l'invasion du Canada par les troupes de la Nouvelle-Angleterre. Ce vieux drapeau fut découvert en janvier 1848. Point n'est besoin de rappeler à nos lecteurs comment fut faite cette découverte.

M. Baillargé fut avec son ami le Dr Robitaille, un de ceux qui conçurent l'idée de réunir, et de déposer, dans un seul tombeau, (en juin 1854) les ossements dispersés des braves grenadiers français de la reine, et des braves highlanders du 78ème régiment anglais, qui furent tués sur les hauteurs de Sainte-Foy, pendant la bataille entre les généraux Lévis et Murray.

C'est surtout à l'énergie et au zèle de MM. Baillargé et Robitaille que nous devons la construction du monument "Aux Braves de 1760, érigé par la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, 1860", sur leur tombeau, pour commémorer la victoire remportée par les Français, le 28 avril 1800, six mois après leur défaite sur les plaines d'Abraham.

En 1882, M. Baillargé conçut le projet de faire ériger une "église" ou "chapelle de mission" dans chacune des cinq parties du monde. Il réalisa son projet comme suit: Eglise St-Pierre de Bukumbi, Lac Victoria Nyanza, Afrique équatoriale, 1882-1886; Eglise de la Vierge Marie, Rapid Creek, près Palmerston, Australie, 1883-1886; Eglise St-François-Xavier, Hai-Men, province de Kiang-Nan, Chine, 1884-1885; Chapelle Saint-Louis de Gonzague et collège Baillargé, Pointe-aux-Ésquimaux, Labrador, 1884-1886; Eglise Sainte-Louise, Souakim, sur la mer Rouge, Afrique du Nord, 1884-1887.

En 1885, il fonda la chaire d'éloquence sacrée et profane à l'Université Laval (Chaire Baillargé). Le 18 mars 1887, il est fait chevalier-commandeur de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand, et le 6 mars 1893, il est fait Comte romain.

M. Baillargé s'est fort intéressé à la chapelle du Sacré-Coeur, à la Basilique de Québec. Il est considéré, par sa gran-



● Le Dr Pierre-Martial BARDY, fondateur et premier président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, fut de nouveau appelé à diriger notre Société nationale, de 1859 à 1861.

de générosité, comme le fondateur de la Villa Manrèse et de l'Orphelinat Saint-Sauveur. Il fut aussi un bienfaiteur insigne de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Coeur.

Le Dr P.-M. Bardy

(1859-1861)

Le Dr Pierre-Martial Bardy, le fondateur et le premier président de la Société Saint-Jean-Baptiste, devint président-adjoint, le 1er septembre 1842, lors de l'élection de l'hon. R.-E. Caron à la présidence et de l'organisation définitive de la Société. Le 5 septembre 1859, le Dr Bardy fut élu président, en remplacement de M. Baillargé. Le fondateur, au cours de son second terme, donna une nouvelle impulsion à la Société; il reçut, comme président, le prince Jérôme-Napoléon, qui promit de donner une statue pour couronner le monument des Braves de 1760. Il eut, comme vice-président, Octave Crémazie, en 1859; et J.-P. Rhéaume, qui fut, lui aussi, président général à deux reprises.

Sir H. Langevin

(1861-1863)

Le 2 septembre 1861, sir Hector Langevin succédait au Dr Bardy comme président de notre Société nationale. Disons tout de suite qu'il était le frère de Mgr Langevin, 1er évêque de Rimouski. Né à Québec, il fit ses études au Sémi-



● L'hon. sir Hector LANGEVIN, ancien maire de Québec, un des Pères de la Confédération, fut le sixième président général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, de 1861 à 1863.

naire de Québec. Il étudia le droit au bureau de l'hon. A.-N. Morin, puis à celui de sir Geo.-Etienne Cartier. Pendant sa cléricature, il rédigea les "Mélanges religieux" et le "Journal d'agriculture". Il fut admis au Barreau le 10 octobre 1850. Il s'établit tout d'abord à Montréal, mais au bout d'un an il revenait à Québec.

De 1853 à 1856, il fut secrétaire de la Ligue du Nord. En 1855, il entra au Conseil municipal. Maire suppléant en 1857 et maire de 1858 à 1861. Avec J.-C. Taché, il collabora à la rédaction du "Courrier du Canada". Le 5 janvier 1858, il fut élu député de Dorchester, comté qu'il représenta jusqu'en 1867. En 1860, en sa qualité de maire de Québec, il reçut le Prince de Galles, le futur Edouard VII, L'année précédente, au cours d'un voyage à Londres, il avait été reçu par la reine Victoria.

Après sa présidence de la St-Jean-Baptiste, il fut président (1863-1865) de l'Institut Canadien.

Le 30 mars 1864, il était fait Conseil de la Reine et il entra dans le cabinet Taché comme Solliciteur du Canada. Il prit part aux conférences de Charlottetown et de Québec au sujet de la Confédération. Le 20 novembre 1866, il devenait ministre des Postes. Le gouvernement canadien l'envoya en mission à Londres et il en profita pour visiter la France et l'Italie. A Rome, il fut reçu en audience par le Pape.



● L'hon. Isidore THIBAudeau, ancien ministre (avant la Confédération) et ancien membre du Conseil législatif, présida aux destinées de notre Société nationale de 1863 et 1864.

A l'établissement de la Confédération, le 1er juillet 1867, il devint secrétaire d'Etat et fut fait "Compagnon du Bain". Aux élections suivantes, il fut réélu député de Dorchester. Le 8 décembre 1869, il devint ministre des Travaux publics.

En 1870, le Pape le fit commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

En 1871, il se fit élire par la division de Québec-Centre à l'Assemblée législative. La même année, Ottawa le chargea d'une mission en Colombie canadienne, pour l'adhésion de cette province à la Confédération (1872).

A la mort de sir G.-E. Cartier, en 1873, il dirigea le parti conservateur; il démissionna le 5 novembre avec tous ses collègues. En janvier 1874, il refusa la députation de Dorchester et résigna son mandat législatif. En 1876, il fut élu député de Charlevoix à Ottawa; son élection fut annulée, mais il fut réélu. Après un échec à Rimouski, 1878, sir John Macdonald le nomma quand même ministre des Postes; Langevin se fit élire aux Trois-Rivières.

En 1879, il fut délégué à Londres pour négocier la destitution de Letellier de Saint-Just. En mai, il fut nommé ministre des Travaux publics.

En 1881, il fut fait chevalier-commandeur de St-Michel et St-Georges, et en 1882, l'université Laval lui décerna le diplôme de "docteur en Droit". A la mort de sir John Macdonald, sir Hector se retira de la vie publique. Il mourut le 11 juin 1906.

En 1854, il avait épousé Marie-Justine Têtu, qui lui donna neuf enfants.

L'hon. I. Thibaudeau

(1863-1864)

Le successeur de sir Hector Langevin, comme président de la St-Jean-Baptiste de Québec, fut l'hon. Isidore Thibaudeau, vice-président depuis 1861. Il fut élu le 7 septembre 1863. C'est sous sa présidence que fut inauguré solennellement, le 19 octobre 1863, le monument des Braves de 1760.

Né à Cap-Santé, en 1819, l'hon. I. Thibaudeau était le chef de la firme Thibaudeau, Thomas & Cie. Député de Québec-Centre de 1863 à 1867, il fut en 1863-1864 président du Conseil des ministres sous Macdonald-Dorion. En 1867, il fut nommé au Conseil législatif; il démissionna en 1874 et se fit élire dans Québec-Est pour le parlement d'Ottawa. En 1877, il démissionna et se retira de la vie publique.

En 1847, il avait épousé Laura Drolet.

M. P.-G. Huot

(1864-1865)

Le 5 septembre 1864, M. Pierre-Gabriel Huot, secrétaire en 1850 et vice-président en 1863, devenait président général de la St-Jean-Baptiste.

Fils d'un marchand de la rue Du Pont, Pierre-Gabriel Huot naquit à Québec en 1830. Il fit ses études classiques au séminaire de Québec et fut admis à l'étude du Droit; il passa bientôt du bureau d'un avocat dans une étude de notaire. Il pratiqua le notariat pendant quelques années avec M. Adolphe Tourangeau. La littérature et la politique l'attiraient davantage. Il fonda, à St-Roch, un journal démocratique "La voix du peuple".

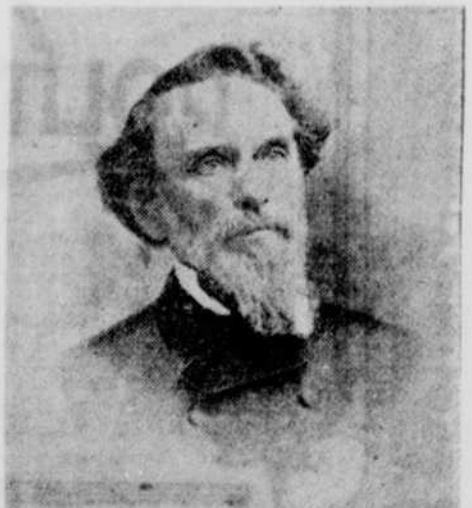
Doué de grandes qualités oratoires, il entra bientôt dans la politique en se faisant élire, en 1857, député de Charlevoix. En 1860, il fut élu au Conseil législatif, mais il préféra garder son siège à la Chambre, et il fut remplacé par l'hon. Frs Baby. En 1861, il fut élu député de Québec-Est contre Pierre Legaré, avocat, et en 1863 contre le Dr Rousseau.

En 1865, M. Huot se rallia au gouvernement Taché-MacDonald et, en août 1867, il fut élu par acclamation, dans Québec-Est, comme partisan du gouvernement Cartier-MacDonald.

En 1870, fatigué de la politique, M. Huot démissionna pour accepter le poste de "maître de poste" de Québec. Le calme de cette vie ne lui convenait guère; il l'abandonna après quatre ans, en 1874, pour entrer au "Canadien". Il fut, en même temps qu'un journaliste agressif, un politicien fort actif, et il resta, jusqu'en 1878, le principal organisateur des forces conservatrices du district de Québec, après avoir été, avant 1865, le chef le plus populaire du parti libéral, à Saint-Roch.

P.-G. Huot ne s'est pas borné à écrire dans les journaux; il a publié quelques livres, notamment, en 1876, un "Eloge de Messire M.-Z. Charest, curé de Saint-Roch".

M. Huot fut, durant plusieurs années, l'idole de son comté et l'orateur le plus brillant des assemblées populaires du district de Québec. On venait de loin pour l'entendre.



● M. Pierre Gabriel HUOT, notaire, homme politique, journaliste, écrivain et orateur populaire, fut le huitième président général de la Saint-Jean-Baptiste de Québec, en 1864-1865.

Les assemblées se tenaient alors sur la place de l'église, ou sur celle du marché Jacques-Cartier (aujourd'hui site de l'édifice du Québec Power). Comme la rue de l'Eglise n'était pas ouverte à cette époque, les orateurs s'adressaient à la foule de la maison d'un M. Bezeau, rue St-François. Lorsque l'assemblée avait lieu sur la place Jacques-Cartier, c'était de la maison de M. Juneau, inspecteur d'écoles (coin N.-D. des Anges et Jacques-Cartier), dont les fenêtres servaient de tribune aux orateurs.

En 1886, M. Huot quittait Québec pour aller chez son fils, aux États-Unis. Il est mort, à New-York, au début de septembre 1913.



GUERRE AU BLASPHEME!

Trois promesses en une. Attaque du mal par trois côtés: en soi, autour de soi et en présentant des excuses à Dieu, l'offense. Pêché atroce que le blasphème. Injure directe à Dieu, pire que l'ivrognerie, l'impureté, le vol ou le meurtre, qui offensent indirectement; dans une créature ou un commandement.

Pour en comprendre l'énormité, il faudrait pouvoir comprendre la grandeur infinie de l'insulte, la petitesse absurde de l'offenseur, la beauté naturelle de la parole humaine et la laideur surnaturelle du langage diabolique. Ce serait trop long à développer.

Et déplorons l'intolérable audace du rien qui se dresse contre le tout, qui l'insulte, qui le blasphème en face, en se servant précisément des trois bienfaits de la pensée, de la parole et de la foi pour faire regretter à Dieu ces dons privilégiés.

Le Créateur a réservé à l'homme la parole et la liberté de s'en servir, en sorte que l'on peut parler bien, parler mal, déparler ou se taire.

Toute parole peut être bonne ou mauvaise. Bonne, dans la prière, pour l'hommage à Dieu. Bonne encore pour faire société avec le prochain, pour instruire, aider, faire la charité. Bonne aussi pour le simple repos, pour l'agréable, l'épa-

● Je promets de ne pas blasphémer, d'empêcher le blasphème et de réparer.

(La 3e promesse des Ligueurs)

diens appellent des patois. Comme dans tout autre péché mortel, il faut ici matière grave, connaissance suffisante et plein consentement de la volonté.

Le vrai blasphème est une parole injurieuse contre Dieu, les saints, les choses saintes, la religion, les personnes consacrées à Dieu, ou même un geste, comme lever le poing, grincer des dents ou cracher contre le ciel. Blasphème encore de dire que Dieu n'existe pas, qu'il nous abandonne, qu'il n'est pas juste, qu'il n'est pas bon; de dire du mal de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints; de mal qualifier les noms des personnes et des choses saintes, de manière à injurier Dieu en lui-même, en ses amis, ou en ses sacrements. Les imprécations malicieuses contre soi-même ou contre d'autres sont péché grave, ainsi que provoquer le blasphème, en rire ou le tolérer chez des enfants ou des hommes sur qui l'on a autorité. Des mots qui ne seraient

phématoire. Le sacré habituel y glisse facilement.

Dire **maudit**, **damné**, **sacré** (au sens de **maudit**), **torrieu** ou **torgueux**, ou des noms d'animaux peu distingués n'est pas péché en soi.

Il peut s'y joindre un péché de colère, ou de mauvaise éducation, mais ces mots ne sont que des grossièretés, qu'un civilisé, un gentilhomme et une gentille dame ne se permettent pas. Si, par habitude ou par malice, on emploie ces qualificatifs devant les noms des choses saintes, on tombe à l'expression blasphématoire, matière grave. D'où l'on peut conclure au danger d'aller toujours en empirant.

Telle est la Morale du blasphème et des jurons. Beaucoup de nos gens sont coupables de "l'emploi inutile des mots saints" sous forme de patois qu'ils profèrent sans y penser. Grâce à Dieu, le vrai blasphème est assez rare chez nous, bien qu'il existe. Certains matamores de

et de son patriotisme à faire cesser deux fléaux de chez nous: le blasphème et le coulage de notre jeunesse vers les Etats-Unis. Nos insoucians continuent à jurer — et à émigrer, réalisant d'eux-mêmes la menace de l'Écriture sainte: **Si vous ne m'écoutez pas... je vous disperserai parmi les nations... et le pays de vos ennemis vous dévorera.** (Lévitique, XXVI.)

Aujourd'hui, c'est le chômage, la ruine et le défaitisme, également prédits comme châiment.

Les racines du mal

D'où a bien pu nous venir ce langage imbécile? Au dedans de nous: de l'ignorance, de la paresse, de la forfanterie, autrement dit de l'orgueil illettré. Au dehors: des chantiers, des moulins, des quais, de tous ces ramassis d'hommes seuls, où germent le débraillé, la grossièreté, le vice. "Les hommes sont comme les pommes: en tas ils se gâtent." Et puis, les besognes rudes font les hommes rudes. Où le muscle est roi les fleurs académiques ne poussent guère. Les phrases de fier-à-bras, pour être bien étoffées, auraient besoin de mots puissants, et l'on ignore sa langue; le vocabulaire, limité à cinq cents mots, n'expri-

Le BLASPHEME OFFENSE LA FOI à la POLITESSE à la PATRIE COMBATTEZ-LE

nouissement de l'âme qui cause, qui chante ou qui pleure.

Mauvaise est la parole sans raisons, la parole qui nuit, qui blesse, qui ment, qui médit, calomnie et porte au mal; la parole qui ne s'adresse jamais à Dieu ou qui lui lance l'injure. Nous sommes loin des paroles inutiles: nous voguons, nous patageons en plein péché mortel.

Pour nous limiter au blasphème et au juron, admettons qu'ils existent chez nous à l'état purulent et contagieux, au point d'étonner quiconque sait notre attachement au catholicisme et à la langue française. Il faut croire que le diable s'en mêle.

D'abord, un peu de clarté pour ne pas voir de blasphème partout, et pour ne pas se fausser la conscience avec des fautes qui n'en sont pas: la liste des péchés est déjà assez longue qu'on n'a pas besoin d'y en ajouter.

Blasphèmes, jurons et mots grossiers

Voilà en quoi peuvent se diviser ces flots de mots superflus que nos Cana-

pas en eux-mêmes blasphématoires peuvent le devenir, s'il y a scandale; s'il y a mépris des noms saints que l'on prononce; si l'on emploie ces noms en guise d'imprécations contre quelqu'un; enfin, si l'on croit dire un blasphème.

En tous ces cas, la matière est grave ou censée grave. Pour ne pas laisser faire de blasphème avec ce qui n'en est pas, distinguons bien ce qui n'est que **juron**, péché véniel de "vain usage d'un mot saint", comme dit la Morale: c'est le fait le plus ordinaire de nos sacrés. Répéter à tout bout de champ, comme **patois**, les noms vénérables de Dieu, de la sainte Vierge, des saints, des sacrements, des vases sacrés, du Calvaire, ce n'est pas vénérer ces noms bénis, pas même les respecter. Est-ce qu'on abuse comme cela du nom de ses amis, de ses parents, de ses chefs politiques?...

Voilà donc une profanation dite légère, péché véniel, qui devient grave si l'on y ajoute de la colère contre Dieu, le désir de l'insulter, ou les abjectifs **damné**, **maudit**, etc. La formule devient alors blas-

phème. Les paroles veulent faire leurs braves et intimider la galerie, sans se douter qu'ils se placent eux-mêmes au bas niveau des Hébreux dégénérés dont parle Racine:

**Peuple lâche, en effet, et né pour
[l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul...]**

Triste fanfaronnade que cette pose de pourfendeur et de mousquetaire quand on n'est que débardeur, canonnier, bûcheron ou mineur au service de l'étranger... On prend l'envers de la fière attitude chrétienne: **Debout devant les hommes, à genoux devant Dieu.** Dieu n'aime pas cela. Il punit cela: ne nous étonnons plus de la déchéance de notre peuple, elle est méritée.

Châtiments même temporels.

Quand la sainte Vierge apparut aux bergers de la Salette, elle annonça que la profanation du dimanche et le blasphème appesantissent le bras de son Fils contre les coupables. En 1850, Mgr Bourget employait toutes les forces de sa foi

me pas assez les réactions violentes. Alors on court au plus facile: on a sous la main, dans le gosier, tout un arsenal de jurons coriaces, aussi commodes que laids, qui jaillissent à tout propos, puis hors de propos quand l'habitude est prise.

Les scènes de ménage et d'ivrognerie se règlent à coups de ces gros mots qui ont toujours raison: les enfants, d'abord ébourrés, y violent bientôt une efficacité merveilleuse, et ils les répètent pour faire leurs hommes. Quant aux femmes, autrefois plus polies, si plusieurs essaient encore de corriger, d'endiguer le courant, plusieurs aussi ne s'en occupent plus, s'y accoutument, et parfois se mettent au diapason, peut-être au profit de la bonne entente, de l'égalité des sexes et d'une liberté vraiment trop démocratique.

La propagation des jurons est lamentable sans doute, mais l'affreuse insouciance, le manque de cervelle, de jugement, de bons sens et de respect pour ce qu'on adore le dimanche, annoncent un déséquilibre navrant chez tous ces anciens

● Lire la suite en page 10

Dimanche, 31 mai 1942

TERRY

PIRATES

MILTON
CANIFF

Par la barbe de tous les prophètes! Faudra-t-il donc toujours que la Femme Dragon soit dans l'obligation de vous devoir de la reconnaissance, Patrick Ryan!

Ne vous fâchez donc pas pour rien... Je n'ai rien fait d'autre que conduire votre bateau d'explosifs à destination après que Nip-Nip eut été blessé. Je vous demande en retour d'accueillir ici Mme Sandhurst et sa petite fille Gracienne!

Vous n'êtes pas ici dans un asile pour réfugiés mais dans un camp retranché, mais je pourrai me servir de VOUS!!

O, sort cruel! Je suppose qu'il ne me reste plus qu'à partir avec ma malheureuse famille pour aller faire face à de nouveaux dangers... plus loin... toujours plus loin!!

Ne faites pas l'idiot! Vous savez bien que je ne les chasserai pas. Mais je ne veux pas entendre une plainte de cette frêle fleur ou de sa petite fille!

Ecoutez-moi! Si vous connaissiez mieux Normande Sandhurst, vous en feriez un général tout de suite... Elle ne vous ennuiera pas, mais soyez patiente avec la petite... Vous avez déjà été toute petite vous-même... ou est-ce que je me trompe...

Je me dis quelque fois que la Femme Dragon aurait dû vous faire fusiller il y a belle lurette... Je puis y songer de nouveau... Maintenant, laissez-moi!

Plus tard

Gracieuse! M. Ryan a dit que tu cueillais des fleurs... Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'allez-vous faire avec ce revolver?

VOUS AVEZ VOULU TIRER SUR MA FILLE!

5-10

D'UN TRÉPAS À L'AUTRE

● PAR EMMANUEL DESROSNIERS

Je ne le connaissais pas. Dans la rue pleine de gens indifférents, il m'avait abordé et demandé une adresse. Quoiqu'il fut fort tard, l'unique de Sa Majesté qu'il portait m'avait rassuré.

Il était très jeune. Je le devinai à ses manières un peu gauches et sa voix douce.

Il semblait pressé et je me rendis à sa demande.

— J'arrive d'Angleterre, me dit-il. Je m'offris pour le conduire où il allait. Il accepta aussitôt.

Un taxi nous promena très vite à travers de multiples rues désertes parce que, maintenant, il était près de minuit et plus nous nous éloignons des gares plus le silence se propageait.

Nous arrivâmes enfin à une maison à grande façade de brique rouge. Il y faisait noir et toutes les portes en étaient closes et verrouillées.

Mon compagnon me sembla regarder avec émotion cette banale demeure qui, sans doute, lui rappelait quelques souvenirs. Il frappa à la porte.

Pendant plusieurs minutes nous attendîmes. Je dis "nous" car le soldat n'avait pas voulu que je le quitte et il avait lui-même renvoyé le taxi.

À la fin, quelqu'un vint ouvrir, une femme qui pouvait avoir vingt-cinq ans. C'est du moins ce que la faible lueur d'un étroit corridor me laissa deviner.

Le soldat n'eut qu'un mot interrogateur :

— Madame Martin ?

— Oui, en effet, monsieur, c'est ici, répondit la femme, mais madame Martin est malade... Elle est...

Le soldat l'arrêta d'un geste autoritaire et se tournant, il me dit :

— Suivez-moi.

Nous grimpâmes un escalier, suivis de celle qui nous avait répondu.

Le soldat connaissait cette maison. Il retrouvait sur les murs l'emplacement des moindres commutateurs ; puis il ouvrit la porte d'une grande chambre au fond de laquelle il y avait un lit à ciel tout blanc, tout douillet et bien accueillant.

Un cri déchira le silence :

— Maman ! maman !

Mais, la pauvre chose qui reposait sur la couchette ne bougea pas, ne tendit pas les bras.

— Elle est paralysée, fit la femme qui nous avait accompagnés.

Nous restâmes stupéfiés.

Le soldat s'était reculé et regardait maintenant la figure de sa mère où le regard était éteint. Il vit une main tréssaillir légèrement, il la prit dans la sienne. Sa mère l'avait reconnu puisque ses doigts serraient les siens.

J'étais le témoin inutile de cette douleur d'un fils et de cette joie fugitive d'une mère. À quoi bon m'attarder davantage dans ce froid domicile où la mort était entrée mais n'en était pas encore ressortie ?

— Vous me permettez de me retirer ? demandai-je au jeune homme.

Il se tourna vers moi les yeux embués. Tout son air, toute son attitude étaient comme un reproche.

— Ne me quittez pas maintenant, monsieur. Comme vous l'auriez fait à Londres, finissez la nuit sous mon toit. La mort rôde, je la sens ici comme je la sentais à Londres, on ne s'y trompe pas. Restez.

Mon interlocuteur me parut si triste, si désespéré, si seul que je le suivis de nouveau lorsque, après quelques effusions, il décida de se retirer pour ne pas fatiguer sa mère.

Nous descendîmes au rez-de-chaussée.

La femme de charge avait illuminé un grand salon et je la vis se retirer dans une pièce adjacente que j'imaginai être une cuisine.

Je ne sais si j'ai dit plus haut que nous étions en hiver et que le froid tenace pénétrait dans la maison. On y frissonnait malgré une cheminée, dans laquelle était aménagé un poêle ancien d'où sortaient des lueurs de braise. Cheminée de marbre blanc et de fer forgé, et au-dessus, un grand tableau à la peinture à l'huile représentait un homme d'aspect redoutable à grosses moustaches tombantes.

Mon compagnon s'était assis dans un profond fauteuil de repos et rêvait en fixant le mica flamboyant des portes du carré.

Observateur de nature, je faisais discrètement l'inventaire de la pièce où nous étions. Cette pièce était très grande et paraissait occuper tout le bas de la maison, moins la cuisine dont j'ai parlé et le corridor.

Il y avait beaucoup de meubles dans l'appartement. On les devinait d'une époque ancienne, tous étaient défraîchis, ainsi que les murs, les lustres de cristal et les rideaux sombres en gros velours rouge. Sur le plancher, un tapis de brocartelle que le temps et l'usage avaient presque décoloré recouvrait un plancher de pin rouge frotté avec soin.

J'avais pris place, un peu mal à l'aise au coin de la cheminée. Je ne savais même pas le nom de mon hôte qui, à ce moment encore, restait plongé dans ses pensées. Il me faisait vis-à-vis.

Comme je m'apprêtais à rompre le silence obsédant, la servante ouvrit la porte de sa cuisine et apporta un léger souper qu'elle déposa sur une table basse près de l'âtre.

À la qualité des aliments servis, je reconnus immédiatement la condition sociale de mon hôte.

Pendant que je prenais une tartine de caviar et versais un café odorant dans une tasse de fine porcelaine, le jeune homme s'ouvrit à moi.

Monsieur, dit-il, j'étais à Londres, un soir comme celui-ci, dans le silence de la cité-martyre, silence que violait parfois le bruit déchirant des sirènes d'alarme. J'ai vu la mort de près... elle était d'ailleurs partout mais jamais je n'en ai eu plus peur que cette nuit. Je sens qu'elle rôde dans la chambre de ma mère au-dessus de nous. Quand j'ai pressé sa main, il me sembla que je pressais la main froide d'une morte.

— Allons, lui dis-je, vous êtes fatigué. Il vous faut du repos. Vous arrivez d'outre-Atlantique, le voyage a été long

épuisant, vous n'en pouvez plus, et votre âme est troublée.

Je le vis se lever alors et tournant le dos à la cheminée, il me dit :

— Monsieur, vous ne savez pas ! vous ne pouvez savoir. Mon âme n'est pas troublée et le voyage sur la mer incertaine n'est qu'un jeu après de l'enfer de Londres.

— Les Allemands sont donc des monstres ?

— Vous ne savez pas encore, me dit-il. Les Allemands sont des exterminateurs. La chair qui souffre est la même à Londres qu'à Montréal et le cœur malheureux d'un fils à la vue de sa mère mourante est-il moins broyé dans une ville en feu et croulante que dans une cité heureuse ?

Puis le soldat pleura. Je vis des larmes couler sur ses joues et j'avoue que dans mon cœur des sentiments étranges se faisaient jour.

— Ah ! reprit-il, j'ai vu Londres en feu ! Vous ne pouvez imaginer ce qu'est l'agonie d'une ville ! Certains soirs, il semblait que des bouches d'enfer se fussent ouvertes dans la cité, des flammes léchaient des murs que les siècles n'avaient pu raser et l'on voyait sur le ciel de feu se dessiner les squelettes des vieilles demeures qui mouraient. Et ce n'était rien de voir crouler les pierres élevées religieusement au cours des âges à côté du martyre de la chair vivante, chair fouillée par l'acier des obus et la pluie des débris.

Un soir, monsieur, je passais sur Piccadilly. Il y avait foule, malgré l'ombre et l'obsession. Je ne sais où allait la cohue ; moi-même je n'avais aucunement affaire en ce lieu. Soudain, les sirènes d'alarme brament leur épouvantable avertissement. Nous savons tous que les avions allemands survolent Londres avec le pitoyable dessein de détruire.

"Je m'empressai de fuir vers les abris,

mais si court que fût le chemin, j'eus le temps de voir dans le ciel noir les fumées blanches et presque immobiles des bombes éclatantes. Dans une rue adjacente à Piccadilly où je savais trouver dans les entrailles de la terre sûreté et confort, je m'engouffrai.

"Là, tout au fond de cette rue intacte, la mort guettait. Je n'avais pas encore entendu de détonations que la façade d'une maison chancela. Je me collai au mur pendant qu'un épouvantable vent froid balaya la chaussée, puis le firmament se remplit de clameurs, de détonations de bombes et de ronronnement d'avions.

"Des cris d'effroi retentissaient près de moi, alors que les flammes crevaient les fenêtres et les toits des immeubles.

— Sauvez ma mère ! Sauvez-la ! Elle ne peut marcher, disait une voix.

Je vis sur la chaussée déserte et claire comme en plein jour, à cause de l'incendie, une fillette toute menue, toute frêle et qui se tordait les bras de désespoir.

Je la suivis. Elle alla droit au brasier allumé par les Allemands. Nous montâmes tous deux au premier étage enfumé et je pris dans mes bras une pauvre, vieille personne toute paralysée, sa mère.

Déjà les flammes nous cernaient. Apercevant une issue, nous nous hâtâmes et je descendis vers la rue avec mon fardeau impuissant.

Dans l'abri où nous nous réfugiâmes la paralysée fut couchée, mais, ô horreur ! mon uniforme dégoulinait de sang. C'était une morte que j'avais rescapée, elle avait été frappée dans son lit de paralysique par un éclat de bombe.

À Londres, monsieur, on ne pouvait mourir en paix."

Je regardais ce jeune homme, las d'une lassitude que rien au monde, semblait-il, ne pouvait alléger. Il avait vu couler le sang de Londres et brûler la cité. Sa haine de l'Allemand était froide.

— Il faudra, monsieur, pénétrer au cœur du Reich et détruire la vermine allemande, sans quoi elle viendra demain envahir notre ville. Elle constitue le plus grand fléau de notre temps.

Comme il parlait, la femme de charge vint l'appeler auprès de sa mère.

Il me demanda de le suivre.

Un prêtre était là. Il était penché sur la vieille femme et traçait sur elle les signes de l'Extrême-Onction.

La mort, comme me l'avait dit le jeune homme, rôdait donc dans cette grande et sombre maison. Je la sentais sans en avoir peur, à cause de ma jeunesse et de mes membres pleins de force, mais je savais que sa lâcheté s'acharnerait sur l'âme perdue sous l'édredon et dont le sang ne circulait plus que faiblement.

Le prêtre s'agenouilla.

— Elle entre en agonie, dit-il.

Le soldat s'approcha du lit et balsa le front de la mourante.

Elle allait mourir mais en paix ; non pas comme cette paralysique de Piccadilly.

Maintenant, on entendait le prêtre dire :

"Partez, âme chrétienne, quittez ce monde au nom de Dieu le Père tout-puissant, qui vous a créée." Et la mort venait, comme jadis, sans bruit, sans avertissement... sans sirène.

Combien elle était moins brutale que la mort apportée d'Allemagne et déversée sur Londres en vagues puissantes !

Et cette mort serene me paraissait moins redoutable, c'était la mort tranquille qui avait surpris mes parents qu'aucune bombe encore n'avait exhumés de leurs tombeaux. Il ne se mêlait à ce départ aucun innommable désir ennemi de suppression sauvage.

Instinctivement, le soldat se tourna vers la fenêtre.

Sa mère venait d'expirer.

Son âme s'en était allée vers les rives heureuses que nos rêves situent dans un monde fabuleux et que notre foi nous désigne comme le sein de Dieu.

La mère avait attendu le fils pour mourir. Elle n'avait pas voulu partir sans revoir son héros.

Tel que je le connus, bon Canadien français, je savais que, demain, il retournerait au front où les barbares se déplaient. Et là, il refoulerait jusqu'en leurs terres désespérées, ces sanguinaires semeurs de morts qui poursuivent de leur sadisme homicide même les mourants dans leur lit.



● Au jardin zoologique de New-York, comme dans la plupart des autres d'ailleurs, les gardiens s'attirent l'amitié de certains animaux dont ils ont à s'occuper particulièrement. Ainsi cet oiseau sud-américain, un "troupiale" se perche souvent sur la pipe de son gardien et peut y rester plusieurs minutes.

Autour de la fête de la Sainte Trinité

La fête de la sainte Trinité à travers les âges

Avant le VII^e siècle, personne n'avait songé à établir une fête de la Sainte Trinité. A cette époque, le savant moine Alcuin rédigea une messe votive en l'honneur de cet insondable mystère. Cette messe n'était toutefois qu'un secours pour la piété privée et rien n'annonçait que l'institution d'une fête en sortirait un jour. Cependant la dévotion à cette messe s'étendit peu à peu, et nous la voyons acceptée en Allemagne par le concile de Soligenstadt (1022).

Mais, à cette époque, une des églises de la pieuse Belgique, Liège, célébrait depuis plus d'un siècle une fête proprement dite de la Sainte Trinité. Etienne, son évêque, l'avait instituée en 920, après avoir fait composer un office complet en l'honneur du mystère. Cette fête s'étendit bientôt à d'autres contrées et il paraît que les monastères lui furent promptement favorables. Nous voyons, en effet, des premières années du XI^e siècle, Bernon, abbé de Reichnaw, s'occuper de sa propagation. A Cluny, on la célébra dans le cours du même siècle.

Sous le pontificat d'Alexandre II (1061-1073), l'Eglise romaine porta son jugement sur cette nouvelle institution. Le Pape, dans une de ses décrétales, constate que la fête se célèbre en beaucoup de lieux, mais déclare que Rome ne l'a pas acceptée spécialement pour cette raison, que chaque jour la liturgie invoque l'adorable Trinité en répétant la formule connue: Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto, et d'autres encore en l'honneur des trois personnes divines.

Cependant, la fête continuait à se répandre. Au XII^e siècle, l'abbé Rupert proclamait déjà la convenance de cette institution. "Après avoir célébré l'avènement du Saint-Esprit, écrivait-il dans son Traité des offices divins, nous chantons le dimanche suivant la gloire de la Sainte Trinité, et cette disposition est très à propos, car aussitôt après la descente de ce divin Esprit commencèrent la prédication et la croyance et dans le baptême, la foi et la confession du nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit."

En Angleterre, l'établissement de la fête de la Sainte Trinité eut pour auteur principal saint Thomas de Canterbury, martyr. Il l'institua dans son église, l'an 1182, en mémoire de sa consécration épiscopale, qui avait eu lieu le premier dimanche après la Pentecôte.

En France, le concile d'Arles, tenu en 1260, inaugure solennellement la fête, en y ajoutant le privilège d'une octave. Depuis trente ans l'Ordre de Cîteaux, répandu dans l'Europe entière, la célébrait dans toutes ses maisons; et Durand de Mende donne lieu de conclure, dans son Rational, que le plus grand nombre des églises latines avaient ajouté cette solennité, dans le cours du XIII^e siècle, au cycle de leur liturgie (1).

On pouvait dès lors prévoir que le siège apostolique finirait par sanctionner une institution si répandue. Jean XXII consumma l'oeuvre par un décret qui acceptait la fête et l'étendait à toutes les églises.

Léon Gauthier a publié un livre qui a pour titre: *Choix de prières d'après les manuscrits du IX^e au XVII^e siècle*. Nous y trouvons une belle page sur la Trinité qui commence ainsi:

Je vous adore, sainte Trinité, Dieu ineffable. Et, tout d'abord, je vous rends grâces d'avoir daigné me créer à votre image et ressemblance, de telle sorte que j'eusse comme vous la mémoire, l'intelligence et la volonté. Par la mémoire, je me souviens de vous; par l'intelligence, je vous connais; par la volonté, je vous désire. ...

La date de la fête de la Trinité

Aujourd'hui, la fête de la Sainte Trinité est fixée au premier dimanche qui suit la Pentecôte. Il n'en fut pas toujours ainsi dans beaucoup d'églises. Ainsi, au XVIII^e siècle, on célébrait cette fête le dernier des dimanches après la Pentecôte, dans les diocèses de Narbonne, de Clermont, à Frioul, à Saint-Julien de Brioude.

(1) Les moines de Cîteaux chantaient tous les dimanches après Prime la messe de la Sainte Trinité.

Dimanche, 31 mai 1942

SE CROYANT SÛRS DE L'IMPUNITÉ

les nazis intensifient les persécutions

D'après les nouvelles d'Europe, une recrudescence d'anticatholicisme est à la veille de poindre, non seulement en Allemagne, mais partout où les nazis sont maîtres. Les censeurs allemands ont supprimé toute nouvelle tendant à confirmer cette attitude; mais depuis que Martin Bormann a été nommé député fœhrer, les persécutions ont recommencé de plus belle. Les journaux nazis ne se gênent pas pour dire que les Nations unies seront incapables de reconquérir l'Europe, et que par conséquent, toute "tolérance" envers le catholicisme peut être abandonnée.

D'autre part, le correspondant du poste NCWC de Lisbonne, au Portugal annonce que tous les monastères ont été fermés en Allemagne. On savait qu'une partie des cloîtres d'Allemagne étaient occupés par les nazis, qui en avaient chassé les moines. Mais apparemment, il n'y a plus maintenant là-bas un seul monastère fonctionnant librement.

Monseigneur von Preysing, de Berlin, a protesté sans résultat, parce que les nazis ont fermé la cathédrale de Sainte-Hedwige, qui est la seule église catholique de Gruenau, banlieue de Berlin. Le presbytère et la bibliothèque de la cathédrale ont été confisqués, sous prétexte que les religieux qui l'occupaient étaient "communistes". Cependant, monseigneur von Preysing, dans sa lettre de protestation, déclare que personne dans la communauté n'a jamais été accusé d'être un communiste. Evidemment, il s'agit de persécution, sans que les maîtres nazis daignent donner aucune explication.

D'autre part, la Pologne, voisine d'Allemagne, est l'objet particulier de leur haine. Le gouvernement polonais vient de publier à Londres le second volume de son Livre Noir où se trouve consigné, sur la foi de documents officiels, ce que l'Ordre nouveau allemand est en train de faire dans ce malheureux pays.

En ce qui concerne l'Eglise catholique, est-il déclaré dans ce terrible réquisitoire, les nazis ont signifié "dès le début, une campagne de barbare extermination". Plus de sept cents prêtres polonais ont été, à ce jour, soit exécutés, soit torturés à mort dans les prisons et les camps de concentration. Trois mille ecclésiastiques y sont toujours retenus à l'heure actuelle.

Mais la haine nazie prend aussi une forme démoniaque. Un communiqué de Londres nous en donne plusieurs détails révoltants. C'est ainsi qu'un membre de la Gestapo se rendit à la cellule de la Mère supérieure, au couvent des Soeurs franciscaines de l'Adoration perpétuelle et la força à consommer les hosties consacrées. Des prêtres et autres ecclésiastiques du diocèse de Lodz furent contraints de s'agenouiller tous sur un rang, de toucher le sol de leur front et de s'écrier: "Nous sommes des pourceaux polonais".

A Ignacow, en présence du curé et des Soeurs de la Miséricorde, un tableau de la Sainte Vierge fut utilisé, avec maints blasphèmes, comme cible d'entraînement au tir. A la prison de Wisnicz, il fut ordonné à un prêtre jésuite de Cracovie de fouler la croix aux pieds. Ayant refusé, il fut frappé à la tête avec cette croix. Une statue du Christ, après avoir été traînée jusqu'à un tas d'ordures de la municipalité de Poznan, fut entourée d'une clôture en bois sur laquelle les nazis tracèrent des obscénités qu'on ne saurait reproduire.

L'authenticité absolue de tous ces outrages, et de bien d'autres encore, est garantie par le cardinal Hlond, primat de Poznan, et de monseigneur Tygmunt Kaczynski, aumônier de la Pologne à Londres.

Il est hors de doute que les nazis intensifieront leurs persécutions contre la religion dans toute l'Europe occupée, s'ils se croient sûrs de l'impunité.

L'opinion des autres

L'une ne vas pas sans l'autre

"La justice sans la force est impuissante: la force sans justice est tyrannique. La justice sans la force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants: la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force et, pour cela, faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste".

(Blaise Pascal, Pensées, 1679)

Dunkerque, deux ans après

"Il m'arrive de penser que tout cela n'est tout simplement pas vrai. De telles choses ne peuvent arriver. Je veux parler des navires. Où que vous regardiez, vous ne voyez que des petits points sur l'eau. D'où diable viennent-ils tous ? Comment les Anglais ont-ils fait pour les réunir. On dirait que ça tient du prodige. C'est comme si cela faisait partie d'un plan. Je sais que nos quartiers généraux organisent les choses pour des semaines d'avance, quelquefois des années, je suppose.

D'autres diocèses, en particulier ceux de Narbonne, du Mans, d'Auxerre, d'Angers, d'Avranches, de Chartres, de Beauvais, célébraient cette fête deux fois: l'une le premier dimanche, l'autre le dernier dimanche après la Pentecôte, sous les dénominations de Trinité d'été et de Trinité d'hiver.

E. BRIAND.

Mais les Anglais ne pouvaient savoir tout cela d'avance. Comment ont-ils fait ? C'est à devenir fou. Nous pensons que nous les tenons et ils nous glissent entre les doigts. Tous ces bateaux il en surgit de nouveaux à chaque heure ! Certains sont si petits, des yachts ou des barges ou de petits bateaux de pêche, qu'on imagine mal comment ils ont seulement pu venir. Mais il se peut que la plupart d'entre eux ne retournent pas. Si l'on y peut quelque chose en tout cas". — (Gottfried Leske, dans son livre J'ETAIS UN AVIATEUR NAZI, Montréal, 1941).

Les liens fraco-britanniques

"J'ai été convaincu que l'intérêt mutuel de la France et de l'Angleterre est que nous devrions être unis, d'abord pour notre propre protection contre le reste du monde; et puis, pour protéger le monde dans son ensemble. Mais savez-vous chez qui j'ai trouvé la confirmation de ces idées ? Chez cet éminent homme d'Etat qui dirige aujourd'hui les destinées du Canada. Sir Wilfrid Laurier. Parce qu'il est mieux en mesure que je ne le suis d'apprécier le caractère de loyauté et de conciliation de la Grande-Bretagne". — Le président Emile Loubet, dans un discours à Paris, 1906).

Un acte d'équité ne se peut trop tôt faire. Et souvent on le manque alors qu'on le diffère.

Quinault.

LE PETIT COURRIER SANCTORAL

UN NOUVEAU MIRACLE ?

Pour se défaire de la religion et se libérer de toute idée surnaturelle, on imagine n'importe quelle absurdité. Un médecin incrédule, ou un incrédule médecin, pour nier la possibilité du miracle, alla jusqu'à traiter d'hallucinée Jeanne d'Arc, la grande Française, la sainte: "Venez à la Salpêtrière (asile d'aliénés de Paris): je vous montrerai cinquante Jeanne d'Arc."

— C'est trop, rétorque un ami, indigné de cette injure d'un mauvais Français; c'est trop: montrez-m'en une seule qui puisse nous rendre l'Alsace et la Lorraine, et je renonce à voir le surnaturel dans la libératrice d'Orléans".

C'était vers 1900. La même proposition ferait bien l'affaire en 1942, pour sauver encore la France. Jeanne d'Arc fut l'enfant du miracle. On en réclame toujours de Dieu, des miracles, sans trop se soucier d'en être digne, sans s'arrêter d'injurier Dieu à coups de péchés.

Que fait-on des biens de la terre ? de la prospérité présente ? On tourne à mal son argent gagné. On boit, on se trotte, on joue aux cartes à l'argent, des nuits entières, avec accompagnement de jurons, de vulgarités, de haines. On ruine sa famille, son avenir de jeune, sa réputation et son âme à des offenses calculées. — puis l'on sera surpris que Dieu retarde la victoire ? Mai nous apporte la fête de sainte Jeanne d'Arc; qu'il nous apporte aussi son coeur, son âme, son amour des soldats moraux.

Chers neveux et nièces, prions sainte Jeanne d'Arc de sauver la France livrée aux Allemands; qu'elle protège aussi notre pays menacé, qu'elle hausse les courages à tous les sacrifices nécessaires, afin que nous évitions les malheurs qui accablent la France et tous les pays conquis.

Oncle ARTHUR

31 mai, 1942.



TOUT LA-BAS A L'HORIZON

Voici une question que plus d'un s'est posée : quand on regarde, du bord de la plage, à quelle distance se trouve l'horizon ?

Pour une personne de taille moyenne, l'horizon se trouve à environ 3 milles et quart. Mais, si vous vous juchez au sommet d'une falaise de 100 pieds de haut, vous pourrez apercevoir un bateau se trouvant à 32 milles de la côte.

A la double condition de posséder de bonnes jumelles et qu'il n'y ait pas de brouillard, naturellement !

Le savez-vous... ?

On trouvera les réponses en page 8

1. — De quoi s'agit-il, au juste, quand on parle de l'éducation ?
2. — Que savez-vous du "K" ?
3. — Comment personifie-t-on l'"EXPERIENCE" ?
4. — Connaissez-vous certains religieux qui ne purent jamais apprendre les langues indiennes ?
5. — Savez-vous en quel endroit on décida tout d'abord d'établir les Loyalistes ?
6. — La population de l'ouest augmenta-t-elle rapidement ?

Vol. VI, No 22 — 7 —

Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1. — Quand on parle de l'éducation, il s'agit de développer dans l'enfant : l'homme avec ses facultés générales et ses qualités individuelles; l'homme de raison, de jugement et de goût; l'homme de cœur; l'homme de volonté; l'homme de foi et de conscience; l'homme de son siècle et de son pays, dans le véritable sens de ces deux mots.

2. — Le "K" était fort employé en France au moyen âge; mais, après la Renaissance, il ne fut guère admis que dans quelques mots tirés du grec et des langues étrangères. — Kyrielle, kermesse.

Cette lettre est surtout en usage dans les langues germaniques et slaves, où il remplace souvent le "c" dur. Le "k" après avoir été fréquemment employé à Rome, finit par disparaître peu à peu et ne servit plus que comme lettre numérale. Dans les inscriptions on l'employait souvent à la place du "C" majuscule.

3. — On représente l'"EXPERIENCE" sous la figure d'une femme déjà âgée, qui essaie de l'or sur une pierre de touche, et près de laquelle se trouve un fourneau de chimie. L'inscription "Rerum magistra" achève de la caractériser.

4. — Ce que le Père Le Jeune désirait le plus chez les missionnaires qui venaient l'aider au Canada c'était le talent des langues. Cependant, parmi ceux qui vinrent au pays deux n'avaient à cet égard aucune disposition. Ce sont le Père de Noué et saint Noël Chabanel. Par contre certains autres étaient fort bien doués, notamment les Pères Chaumonot et de Carheil, saints Jean de Brébeuf et Antoine Daniel. La plupart des missionnaires considéraient comme leur premier devoir celui d'apprendre les langues indigènes afin de se mettre plus

étroitement en contact avec les Indiens.

5. — Lorsque les Loyalistes envahirent le Canada afin de ne pas être arrachés à la Couronne britannique, ils tentèrent de s'installer dans la région du lac Champlain, mais Haldimand le leur interdit. Il ne voulait pas laisser de nouveaux venus sur les frontières du pays. Il les fit donc conduire à Yamachiche où il chargea le seigneur, Conrad Guay de les installer en leur construisant des huttes temporaires, en leur fournissant des poêles, des ustensiles de cuisine, des provisions et une scierie, le tout aux frais du gouvernement.

6. — La population augmenta assez rapidement. Un recensement effectué en mars 1843 donnait à la colonie de la Rivière-Rouge une population de 5,143 âmes. Sur ce nombre, on comptait 2,798 catholiques et 2,345 protestants. On y comptait 870 familles, dont 571 composée de métis ou d'Indiens, 152 canadiennes-françaises, 61 des îles situées au nord de l'Ecosse, 49 de l'Ecosse et 22 de l'Angleterre. Enfin, il y en avait de la Suisse, du pays de Galles, de l'Italie, de la Norvège, du Danemark et de l'Allemagne.

PAR CRAINTES DES NAZIS...

Une agence de presse rapporte que deux vaisseaux chargés de troupes ont quitté la capitale portugaise, l'un se dirigeant vers les Açores, l'autre allant renforcer la garnison de Mozambique sur le flanc est de l'Afrique. Les Portugais craignent une mainmise de l'Axe sur leurs colonies.

LE SUICIDE DIMINUE...

Le suicide a considérablement diminué en Grande-Bretagne, par suite d'une meilleure santé morale, acquise grâce à l'esprit d'endurance britannique devant les revers. Parmi les causes de mort, lesquelles ont augmenté depuis le commencement de la guerre en Grande-Bretagne, on énumère les suivantes: paratyphoïde, dysenterie, épilepsie, pleurésie. Cependant, ces maladies n'ont été constatées en abondance que lors des premiers bombardements. Des conditions plus favorables les ont ramenées à un chiffre normal.

A propos de TIMBRES

PANAMA

Pour marquer l'anniversaire de la ratification d'un traité de frontière entre Panama et Costa-Rica, la république de Panama a émis un timbre de 2 centesimos, rose, et un autre de 15 centesimos, vert. Le dessin est le même pour les deux timbres: le drapeau et les armoiries de Panama, en couleurs. Les timbres portent l'inscription suivante: "Hommage à la confraternité de Panama et Costa-Rica, 1941".

NOUVEAU-CALÉDONIE

Les timbres de la Nouvelle-Calédonie, sous la direction de "France libre", viennent d'arriver. Ce sont des timbres de 5 centimes, brun clair; 10 c. bleu; 20 c. vert; 25 c. émeraude; 30 c. orange; 40 c. vert foncé; 85 c. brun léger; 1 franc, rouge-violet; 1,50 f. rouge; 2 f. gris-vert; 2,50 f. bleu; 4 f. violet; 5 f. bistre; 10 f. brun foncé.

Le dessin de ces timbres porte un oiseau du pays, le kagu, la Croix de Lorraine et le monogramme R. F.

— Dis, papa, la nuit a donc un oeil?

— Pourquoi cela, mon enfant?

— J'ai entendu maman te dire: "Je n'ai pu fermer l'oeil de la nuit!"

Petites notes

LES NAZIS N'AIMENT PAS LES PIÈCES CONTRE LES TYRANS!

"Niels Ebbesen" pièce patriotique du dramaturge danois Kaj Munk, fut saisie immédiatement au Danemark, après la publication de la première édition de 15,000 exemplaires, d'après un rapport reçu aujourd'hui ici, via Stockholm.

Les raisons de cette saisie sont faciles à voir. D'abord, M. Munk avait dédié son travail aux jeunes du Danemark. Ensuite, son héros s'élevait contre une domination tyrannique. Niels Ebbesen, de la noblesse du Jutland, vivant au quatorzième siècle, tua le comte Gérard de Holstein, détesté de tous par ses lois arbitraires. Par cet acte, Ebbesen fraya le chemin au trône en faveur de Waldemar Atterdag, fondateur d'une dynastie populaire et champion de la liberté.

ILS MANQUENT DE MAIN-D'OEUVRE, HELAS...

Les cercles polonais de Londres ont rapporté que le gouverneur allemand du Watherland, district de Pologne, avait annoncé que le labeur polonais "devait être exploité jusqu'à l'ultime limite". Il ajoutait que ceux des paysans de Pologne, dont la "bonne volonté" fournit un travail particulièrement profitable à l'effort de guerre germanique "auront la grande faveur de rester là où ils sont!"

Le Centre d'Information belge à New-York annonce que le journal allemand "Frankfurter Zeitung" avait publié un décret nazi généralisant un système de travaux forcés en Belgique. Suivant ce décret, femmes et vieillards seront mis à l'ouvrage, relayant ainsi les travailleurs belges pour l'effort de guerre germanique.

LES NAZIS FUIENT AVANT LES NORVÉGIENS!

Comme la R. A. F. britannique continuait ses attaques sur Trondheim, en Norvège, les habitants commencèrent à chercher refuge dans les forêts avoisinantes, tout en approuvant de la voix les pilotes britanniques. Les rapports ajoutent que ces Norvégiens se trouveraient eux-mêmes précédés par la plus grande partie de la garnison des soldats allemands, qui les avaient devancés dans leur course vers un endroit de refuge!

TOUT LE MONDE EST HEUREUX

Comme le temps de la "grande offensive printanière" approche les Allemands sont avertis de ne pas écrire de lettres pessimistes à leurs soldats sur le front de guerre. Les membres du parti nazi sont particulièrement tenus d'être réservés dans leur correspondance; leur devoir est d'affirmer que tout va bien et que chacun est heureux en terre germanique.

PRETRE DECORE

Le premier prêtre américain qui fut décoré pour bravoure dans cette guerre est le Père Joseph Lafleur (d'ascendance française), auparavant curé d'Abbeyville, Louisiane.

Il a reçu la seconde "plus haute décoration", la "Distinguished Service Cross". Le Père Lafleur était devenu aumônier militaire en juillet dernier. Il a gagné sa décoration le deuxième jour de l'entrée en guerre des Etats-Unis, en venant à la rescousse des soldats blessés, continuant de les secourir à la face d'un déluge de bombes et de décharges meurtrières d'une attaque ennemie sur un aéroport philippin.



Jeux d'esprit

DEVINETTES

— Quelle différence y a-t-il entre une repasseuse et un cheval ?
— Différence entre un avocat, un blessé et du fromage ?
— Quelle ressemblance entre un propriétaire et un chiffonnier ?
— Entre un soldat et une ceinture ?
— Entre un lièvre et un chantre ?
— Entre une pomme de terre et un cheval ?

CONTRAIRES

Avec les initiales des contraires des mots suivants, former un proverbe bien connu :
Réponse, désunir, docile, neuf, avant, près, Ouest, jour, rien, sortir, élève, divisé, géant, égarer, partir, retard, lourd, fermer, ancien, malgré, commencer, ami, enlever, grand, insuccès.
(Le proverbe en question est formé de cinq mots.)

LES JEUX INNOCENTS

Comment l'aimez-vous ?

1. — Rouge et vermeil.
2. — Suivi de plusieurs zéros.
3. — Indiquant la privation.

Où le placez-vous ?

1. — Dans les artères et les veines.
2. — Dans l'arithmétique.
3. — Dans la grammaire.

Qu'en faites-vous ?

1. — Un liquide vital.
2. — Un nombre.
3. — Une préposition.

ACROSTOCHE DOUBLE

• I L • T E
• O S • I E
• B L • T E
• U A • R T
• L T • M E
• N T • T E

— Deux voisins, non du même palier, mais du même glaçon.

ENIGME

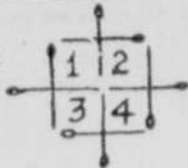
Je puis être tout à la fois,
Ainsi qu'on le dit quelquefois,
Sans que cela puisse surprendre.
Quand on parvient à me com-
[prendre,
Un monstre plutôt fabuleux,
Que chaignent seuls les gens
peureux ;
Un soldat, non d'infanterie,
Mais plutôt de cavalerie,
Combattant à pied, à cheval ;
Dans l'hémisphère boréal,
Un petit reptile ovipare,
Inoffensif, je le déclare.

SOLUTION

des problèmes proposés
le semaine dernière

LES ALLUMETTES

Voici comment il
faut disposer les
huit allumettes.



HOMONYMES

Raie. — Ré. — Raie. — Rai. —
Ré. — Rets.

FANTAISIE ARITHMETIQUE

Pour avoir 80 fr. et 500 fr. en multipliant 2 fr. par 2 fr. et 5 fr. par 5 fr., il suffit de multiplier 40 sous par 40 sous et 100 sous par 100 sous. On obtient 1,600 sous, soit 80 fr., et 10,000 sous, soit 500 francs.

REPONDEZ

Un lingère ne peut fabriquer 5 chemises dans la même semaine sans contrevenir à la loi des quarante heures, car elle est obligée de coudre les dix manches ! (les dimanches).

REBUS GRAPHIQUE

Lebon. Français. Ems. A. Patrie
(Le bon Français aime sa patrie).

ANAGRAMME

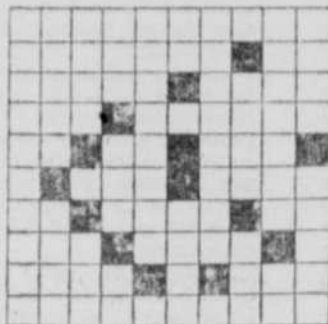
Pierre qui roule n'amasse pas
mousse.

Mots croisés

Problème No 274 et solution du No 273

VERTICALEMENT

1.—Son rôle est de prêter. — 2.—Son martyre inspira un auteur contemporain. — Base d'un entassement catastrophique pour ses auteurs. — 3.—Roman. — Répétition. — 4.—Abasourdi. — Jamais. — Confère de Phébus. — 5.—Roi de Judée. — 6.—Note. — Supérieure. — 7.—Astro-nome grec. — 8.—Quartier d'Istanbul. — Pronom. — 9.—Puissance. — Dans l'air. — 10.—Prenom. — Du plâtre ou du ciment et de l'eau.



HORIZONTALEMENT

1.—Suppose des yeux du corps ou de ceux de l'esprit une attention soutenue. — 2.—Philosophe et théologien chassé par l'édit de Nantes. — Direction. — 3.—Beau-père d'un héros fameux. — Présent leur concours pour monter l'échafaud. — 4.—Nation. — Mauvaise conseillère. — 5.—Pronom. — Cri de surprise. — Petit travail. — 6.—Manque de pittoresque. — Fille d'Atlas. — 7.—Appel. — Saillie d'engre-nage. — Pays des Eudois. — 8.—Service dû au suzerain. — Cité normande. — 9.—Du-rée d'un emploi. — Jeu de hasard. — 10.—Aromatisé de certaine façon.

MOT DECROISSANT SYLLABIQUE

DE VI NET TE
VI NET TE
NET TE
TE

LEXICOGRAPHIE

Obéissez si vous voulez être obéi.
C'est-à-dire : O B I C six vous vous
les êtres O B I.

PENSÉE A COMPLETER

Le sot a un grand avantage sur
l'homme d'esprit, il est toujours
content de lui-même.

LOSANGE

R
S O T
S A U R A
R O U M A I N
T R A I N
A I N
N

CRYPTOGRAPHIE

Un sous pir — vient sous vent —
E sur tout — d'un sous venir —
C'est-à-dire : Un soupir vient sou-
vent, et surtout d'un souvenir.

CARRE

T A P I S
A L I C E
P I L O N
I C O N E
S E N E F

LA SOURIS MIQUETTE

par



Le tourisme au Canada en 1941

Les centres touristiques du Canada sont un actif national important même en temps de guerre. On estime que les touristes en visite au Canada en 1941 ont dépensé environ \$108,000,000, tandis que les Canadiens en voyage dans d'autres pays n'ont dépensé que \$21,000,000, ce qui représente une balance favorable nette de \$87,000,000 pour notre pays. Les touristes américains ont dépensé au Canada \$104,000,000 au cours de 1941, comparativement à \$95,000,000 l'année précédente. Les dépenses de tous les touristes qui avaient visité le Canada en 1940 atteignaient le total de \$120,000,000, et les Canadiens avaient dépensé à l'étranger cette année-là \$42,000,000, ce qui laissait une balance favorable de \$60,000,000.

Les touristes américains furent plus nombreux à visiter le Canada en 1941 qu'en 1940. Les chiffres compilés par la Division de l'Immigration (ministère fédéral des Mines et des Ressources) indiquent que le nombre des visiteurs américains au Canada en 1941 a été de 13,968,088, comparativement à 13,592,429 l'année précédente. Le nombre des permis accordés aux automobilistes américains lors de leur entrée au Canada pour des périodes maxima de 60 jours ou de six mois a augmenté de 18 pour cent et les voyageurs venus par train de 9 pour cent. La réglementation des heures de vente de l'essence mise en vigueur en juillet 1941 ne semble pas avoir influencé beaucoup la venue des automobilistes américains au Canada.

En 1941, un grand nombre de militaires à l'entraînement visitèrent les parcs nationaux des régions où ils se trouvaient. On a remarqué au nombre des plus enthousiastes beaucoup d'aviateurs australiens et néo-zélandais. Le nombre des touristes américains qui ont visité les parcs canadiens a enregistré une hausse d'environ 30 pour cent.

♦♦♦♦♦

UN ART ORIGINAL

Un artiste américain vient d'imaginer une curieuse méthode pour reproduire les traits de ses contemporains.

Il prend un oeuf, y perce un trou à chaque bout et le vide.

Devant lui se trouve la photographie du modèle.

Des cheveux naturels lui serviront d'abord à réaliser une perruque fort vraisemblable. Il enduit de colle le sommet de l'oeuf, ajuste les cheveux, mèche par mèche. Il se transforme ensuite en coiffeur et, ciseaux et peigne en mains, il exécute une coupe soignée.

Il ne reste plus qu'à peindre la figure. Ceci demande évidemment de l'habileté et du talent, mais ces deux qualités se trouvent assez communément parmi nos lecteurs.

Il ne nous reste plus qu'à les inviter à se mettre au travail. Nous serons enchantés de connaître les résultats de leurs efforts.

GUERRE AU BLASPHEME !

(suite de la page 4)

élèves d'écoles catholiques où le catéchisme a tenu la place d'honneur, — et une lâcheté hideuse chez ceux qui laissent sacrer.

A-t-on jamais employé comme jurons les noms de Laurier, de Chapleau, de Mercier ou d'autres? Jamais on n'emploie ces noms-là contre un cheval, une porte, une bûche ou un clou qui ne font pas l'affaire. Pourquoi donc le nom du Christ, de la Vierge, du Calvaire? ... N'est-ce pas stupidité, déséquilibre et diabolisme?

Croît-on que cette flagrante inconscience mentale ne se continuera pas dans les actions de la vie ordinaire? Dieu veut-il faire des miracles pour donner de l'esprit de suite à des crétins qui emploient contre lui le peu qu'ils ont?

Quelques remèdes

Puisqu'il faut pourtant guérir ces grands malades, quels remèdes proposer? Des remèdes pour l'esprit? pour le coeur? pour la volonté? Des traitements par la suggestion comme chez les névrosés? Nos mal-embouchés veulent-ils se corriger? Tout est là. Il faut qu'ils le veuillent, d'abord pour leur âme, puis pour leur caractère, leur renom et le nôtre à tous.

Nous leur répéterons les raisons tirées de la foi et de la morale religieuse: tant de retraits y ont échoué, mais enfin... Entendront-ils les raisons de patriotisme, d'amour du français? Notre belle langue est assaillie de tous côtés en Amérique. Nous ne sommes que des îlots disséminés dans la mer anglicisante, et nous ne ferions pas de notre mieux pour bien parler, pour nous faire aimer des voisins et des touristes? Une langue enlaidie ne mérite le respect de personne, sachons-le. Beaucoup d'Anglais qui apprennent le français veulent le pratiquer chez nous, mais ils sont vite désarçonnés par des expressions qui n'ont pas de sens, qui ne se trouvent pas dans leurs auteurs et qui tournent en jargon sans rime ni bon sens: nos patois les obligent à conclure que nous parlons patois, un vocabulaire de bédouin ivre.

Les raisons de bonne éducation devraient valoir aussi chez un peuple qu'un gouverneur anglais proclama naguère "une race de gentilshommes". L'Esprit-Saint a dit: *Curam habet de bono nomine*. Prenez soin de votre bon renom. Cette recommandation s'adresse aux nations non moins qu'aux individus. Quand on ne peut être fort par le nombre, il faut l'être par la qualité. Chacun de nous doit être et paraître monsieur. L'école s'applique à former l'enfant; que la famille ne le déforme pas!

Voilà la dignité chrétienne, la distinction française qu'on s'appliquera à garder ou à regagner. Non seulement on parle bien, mais on empêchera le blasphème et on le réparera.

Il y a dix ans, et plusieurs années de suite, les Voyageurs de Commerce ont secondé, doublé la prédication des prêtres dans une lutte généralisée contre l'outrage à Dieu. Les éducateurs, les em-

ployeurs, les bonnes volontés de partout ont fait écho. L'alarme était sonnée vigoureusement: Ne blasphémez pas! Des fruits en ont résulté, pas tout ce qu'on attendait. Puis, le mal a retigé. On n'a jamais réussi à le déraciner, à l'extirper complètement.

Des cercles de bon parler travaillent contre l'anglicisme et le parole vulgaire, pour l'amour du français, par souci de politesse. Il faudra voir si ces motifs naturels, une meilleure connaissance de la langue, un sens plus aigu du ridicule et un travail non seulement négatif contre le blasphème, mais constructif, pour une plus belle tenue, pour une civilisation plus consciente, viendront à bout du mal, de ce mal qui est cancéreux.

Une affiche de tramway, à Naples, résume les trois grandes raisons de ne pas jurer: "Le blasphème offense la foi, la politesse, la patrie. Combattez-le."

C'est ce que nous ferons tous, chez nous et autour de nous, pour l'honneur de Dieu et pour le nôtre.

Pour aider cette campagne contre le blasphème, propageons l'affiche que vient de publier le Comité de la paroisse du St-Sacrement, affiche que nous reproduisons aujourd'hui, et qui est inspirée de celle de Naples. On peut se la procurer à la Librairie de L'Action Catholique, 1, Boulevard Charest. Prix: 15 cents l'unité; \$1.50 la douzaine (au comptoir).

Ce sera le prolongement nécessaire du Congrès Eucharistique National de Québec et de la Saint-Jean-Baptiste. Ce sera déjà construire, que d'empêcher la démolition de notre langue, et d'arrêter les punitions divines qui pèsent sur notre peuple.

— Ne pourrait-on prendre et faire prendre une espèce de pleige comme pour la tempérance? Cet engagement d'honneur, les enfants des classes, et même les ligueurs pourraient le signer.

Je m'engage, sur l'honneur, à ne jamais proférer de jurons:

- 1) qui soient contre la politesse, et contre la dignité de la langue française;
- 2) qui soient des fautes vénielles, d'emploi inutile, de noms saints;
- 3) qui soient des fautes graves, de vrais blasphèmes.

Je prierai pour que les paroles vulgaires disparaissent de chez nos gens, afin qu'on n'attire plus de persécution sur la langue française et sur le peuple canadien.

Que Dieu me soit en aide!

Le Signé:

Témoin

Dans une once de poussière provenant du balayage d'une maison, on a trouvé, par des procédés scientifiques, qu'il peut y avoir jusqu'à trente milliards de microbes.

Où le bois remplace les métaux

Les ressources forestières du Canada continuent de jouer un rôle très important dans l'effort de guerre. D'après le Laboratoire des Produits forestiers (ministère des Mines et des Ressources), la demande de plus en plus grande de métaux pour les besoins de la guerre et l'abondance du bois en notre pays ont occasionné le remplacement du métal par le bois dans beaucoup d'emplois et précipité l'étude des possibilités d'utiliser le bois ou les dérivés du bois dans plusieurs nouveaux usages.

Le manque d'acier favorise l'emploi du bois dans les pancartes publicitaires, les manches, les barrots et autres parties des accessoires agricoles, les voiles et les armatures des édifices, les chalands, les barils, les cercueils, les moules à ciment, les poteaux et les pilotis, les longuerines et les lambourdes de plancher, les clôtures, les encadrements de fenêtres, les wagons de fret, les mobiliers de bureaux, de maisons et d'hôtels, les barrières, les bâtons de golf, les hangars d'avion, les tours d'observation, les toits, les tablettes d'armoires, les réservoirs à l'eau et les réservoirs des brasseries, les ponts, les rails et les jantes de roues, etc.

Le bois naturel ou traité remplace aussi l'étain dans la fabrication de certains coussinets, récipients et ustensiles de cuisine, dans les décorations, les toitures, etc.

L'usage de plus en plus considérable des adhérents à la résine de phénol et d'urée permet d'employer graduellement plus de bois contreplaqué ou renforcé dans de nouveaux domaines.

♦♦♦♦♦

ARMES EGALES

Certains chasseurs établis en Afrique se sont avisés que le fait d'abattre un animal sauvage à coup de fusil n'était pas digne d'un homme courageux. Porter la mort à distance sans donner à l'adversaire la moindre chance de se défendre, quelle lâcheté!

Cependant maints récits nous ont démontré que cette façon de procéder n'était pas absolument dénuée de risques. Quoiqu'il en soit, certains de ces paladins modernes, rejetant l'usage des armes à feu, ont adopté l'épieu.

Munis de cet engin primitif, ils ne craignent pas de s'attaquer aux animaux les plus dangereux, tel l'oryx, antilope de grande taille armée de cornes acérées longues de trois pieds, qui hante la jungle africaine. L'oryx est une bête extrêmement redoutable, qui ne craint pas de faire face au lion lui-même. Il arrive fréquemment qu'il sorte victorieux du combat.

L'homme chevauche un petit poney nerveux, plein de courage et d'allant, au pied sûr. Tenant l'épieu de la main droite, il s'efforce de planter son arme dans l'épaule de son adversaire. Mais la tâche est très malaisée, car l'oryx a la peau dure, et la chasse se transforme en combat où les chances sont assez bien réparties.

Certains hommes ont vraiment du courage à revendre!

L'HISTOIRE DES PAPES

BENOÎT V (964-965)



A la mort de Jean XII, l'Eglise avait un antipape soutenu par Othon, mais, repoussant cette intrusion, elle élut un diacre, Grammaticus, qui fut sacré en mai 964 sous le nom de Benoît V.

Othon vint en Italie et mit le siège devant Rome, qui fut prise. Benoît fut conduit devant un Synode, convoqué par l'antipape Léon VIII, qui lui arracha le pallium et le dépouilla de la chasuble et de l'étole, le qualifiant d'usurpateur; le Synode le condamna à l'exil (juin 964).

Othon exila Benoît à Hambourg et le confia à l'archevêque Hadalgade, qui l'entoura d'honneurs jusqu'à sa mort.

Avant de mourir (4 juillet 965), Benoît prophétisa que l'empire n'aurait pas la paix jusqu'à ce que ses ossements fussent rapportés à Rome. L'événement justifia cette prophétie. (Son corps fut rapporté à Rome en l'an 1000).

Benoît a mérité plus que le Titre de Confesseur de la foi. Comme saint Sylvestre et saint Pontien, morts en exil, il est digne, comme eux, du titre de "martyr"; il est honoré comme tel, à Hambourg, où sa fête est célébrée chaque année.





La fille du Brouillard

TIRÉ DU ROMAN "CHARLES LE TÉMÉRAIRE"
DE WALTER SCOTT.
ILLUSTRATIONS, ADAPTATION des ÉDITIONS VINCENT



Pendant que nos deux voyageurs s'acheminaient vers la Ferette, un homme, venant de l'intérieur de la ville, s'avancait vers la redoute de la porte orientale.



C'était Archibald Van Hagenback, gouverneur de la ville, débauché valétudinaire. Son air courroucé annonçait qu'il avait passé la nuit précédente entre les verres et les flocons.

En le voyant arriver au corps de garde, les soldats se rangèrent hâtivement, en lui présentant les armes.



Archibald entra dans la salle d'armes et demanda où était ce chien de paresseux Kilian.

Kilian arriva au même instant. Il avait une physionomie sinistre et remplissait les fonctions d'écuyer près de la personne du gouverneur.



"Quelles nouvelles des bouviers suisses, Kilian?" demanda Archibald. "J'espère qu'un routier comme toi leur a arraché quelques plumes des ailes pendant qu'ils étaient à faire ripaille."



"J'ai été moi-même reconnaître le manoir... mais impossible d'approcher. Ils avaient mis des sentinelles sur les murailles, et ont fait patrouiller les alentours toute la nuit."



"Eh bien! ils n'en seront que mieux plumés en arrivant. Ils viennent en grand apparat, sans doute, avec leurs bijoux, les chaînes d'argent et leurs femmes et leurs médaillons... les vils goujats, ils ne méritent pas qu'un noble les débarrasse de leurs guenilles!" "Il se trouve quelque chose de mieux avec eux, si mes informations ne m'ont pas trompé. Il y a des marchands; leur bagage ne forme pas la charge d'un mulet, mais on dit qu'il se compose de marchandises d'une valeur infinie..." Les yeux d'Archibald, brillèrent de convoitise.

FABIOLA



L'Eglise des Catacombes

par
SON EMINENCE LE CARDINAL WISEMAN
archevêque de Westminster

Traduction de Richard Viot.

Tous droits réservés — Reproduction autorisée
par la LIBRAIRIE MAME.
Illustrations fournies par la Maison G. MAZO, Paris.

SUITE

— Asseyez-vous, chère Cecilia, dit Syra d'une voix douce en la conduisant à un siège, je vous apporte aujourd'hui un festin de roi; vous allez dîner somptueusement.

— Comment cela? Cela ne m'arrive-t-il pas tous les jours?

— Non; mais aujourd'hui ma maîtresse m'a envoyé un plat recherché de sa table, et je vous l'ai apporté.

— Quelle est aimable, chère soeur, et combien vous l'êtes davantage! Pourquoi n'avoir pas pris votre part de ce plat, qui vous était destiné plutôt qu'à moi?

— A dire vrai, ce m'est un plus grand plaisir de vous voir jouir d'une chose que de la garder pour moi.

— Non, chère Syra, non. Il n'en saurait être ainsi. Si je suis pauvre, c'est par la volonté de Dieu, et je veux chercher à m'y conformer. Je ne dois pas plus songer à prendre ma part de la nourriture des riches qu'à me vêtir comme eux, tant que je possède l'habillement du pauvre. J'aime à partager avec vous votre pulmentum, qui m'est donné charitablement, je le sais, par quel qu'un d'aussi pauvre que moi. Grâce à moi, vous avez le mérite de l'aumône; vous me donnez la consolation de sentir que devant Dieu, je ne suis toujours qu'une pauvre aveugle. Je crois qu'il m'aimera mieux ainsi que si je me nourrissais avec recherche. Mieux vaut être à la porte avec Lazare qu'assis à la table du riche.

— Combien vous êtes meilleure et plus sage que moi, ma chère enfant! je ferai ce que vous voulez. Je donnerai ce plat à mes compagnes; en attendant voici votre humble repas habituel.

— Merci, merci, chère soeur; j'attendrai votre retour.

Syra se rendit à l'appartement des esclaves, et déposa le plat d'argent devant ses jalouses et avides compagnes; elle en témoigna peu d'étonnement, car leur maîtresse avait quelquefois pour elles ces petites attentions. Mais la pauvre et craintive Syra avait honte de paraître devant elles avec sa riche écharpe autour du bras. Elle l'enleva avant d'entrer; puis, craignant de déplaire à Euphrosine, elle la replaça en sortant, aussi bien que possible, à l'aide d'une seule main. En traversant la cour pour aller rejoindre son amie aveugle, elle vit un des nobles convives de sa maîtresse, seul, l'air de mauvaise humeur, s'avancer dans l'atrium et se diriger vers la porte; afin d'éviter quelque brutalité, ce qui n'était pas rare, elle se cacha derrière une colonne. Elle n'eut pas plus tôt reconnu Fulvius, — car c'était lui, — sans être remarquée, qu'elle resta immobile, comme clouée sur le sol. Son cœur battait violemment dans sa poitrine, puis frémissait comme s'il allait cesser tout mouvement; ses genoux s'entre-choquaient; un frisson courut dans tout son être, tandis que la sueur mouillait son front. Ses yeux, demeurés ouverts, étaient fascinés comme ceux d'un oiseau en face d'un serpent. Elle porta la main à sa poitrine et y traça le signe de vie; aussitôt le charme fut rompu. Elle s'enfuit à l'instant sans avoir été observée. A peine disparaissait-elle sans bruit derrière la portière qui fermait l'entrée de l'escalier, que Fulvius, les yeux fixés à terre, atteignit l'endroit qu'elle venait de quitter. Il recula d'un pas, comme effrayé par ce qu'il voyait à ses pieds; tout son corps tremblait violemment; mais, revenant à lui par un effort soudain, il s'assura d'un regard qu'il était seul. Oui, personne ne le voyait, excepté Celui dont il ne se préoccupait guère et qui lisait alors dans son cœur dépravé. Il regarda de nouveau cet objet, et se baissa pour le ramasser, non sans hésitation et en retirant sa main à plusieurs reprises. A la fin il entendit quelqu'un s'approcher, et, reconnaissant le pas martial de Sébastien, il enleva précipitamment la riche écharpe qui avait glissé du bras de l'esclave. Il frissonnait en la pliant; mais quand il aperçut avec

horreur les taches encore fraîches du sang qui avait coulé à travers les bandages, il gagna la porte en chancelant et s'enfuit à son logis.

Pâle, malade, incapable de se soutenir, il se rendit dans sa chambre, repoussant avec rudesse les esclaves qui s'empressaient autour de lui, et faisant signe à son fidèle domestique de le suivre seul et de barrer la porte. Sur la table une lampe répandait une vive clarté; Fulvius y jeta l'écharpe brodée sans ajouter un mot, et désigna du doigt les taches de sang. L'homme au visage sombre resta muet; ses traits farouches prirent une teinte livide, tandis que son maître était blême de terreur.

— C'est la même sans aucun doute, dit à la fin le serviteur dans une langue étrangère; mais celle qui la portait est très certainement morte.

— En êtes-vous bien sûr, Eurotas? Je manda le maître en jetant sur lui les regards perçants d'un faucon.

— Aussi sûr qu'un homme peut l'être d'une chose qu'il n'a pas vue lui-même. Où avez-vous trouvé cela? D'où vient ce sang?

— Je vous dirai tout demain; car je suis trop souffrant ce soir. Quant à ces taches, qui étaient fraîches lorsque j'ai ramassé l'écharpe, je ne sais d'où elles proviennent, à moins qu'elles ne soient les signes de la vengeance, ou la vengeance elle-même, aussi terrible que les Furies savent l'inventer, et la plus cruelle qu'elles puissent déchaîner contre nous. Il y a longtemps que ce sang a été versé.

— Bah! bah! nous n'avons pas le temps de nous occuper de pareilles rêveries. Quelqu'un vous a-t-il vu ramasser le... la chose en question?

— Non, personne, j'en suis certain.

— Alors nous sommes sauvés. Il vaut mieux qu'elle soit en notre pouvoir qu'en des mains étrangères. Le repos et une nuit tranquille seront de meilleurs conseillers.

— C'est vrai, Eurotas; mais vous passerez cette nuit dans ma chambre.

Ils se jetèrent tous deux sur leurs couches, Fulvius sur un lit somptueux, Eurotas sur un autre, plus petit et fort bas, d'où, appuyé sur son coude, il considéra longtemps à la lueur de la lampe, et d'un oeil sombre et vigilant, le sommeil troublé du jeune homme. Il était à la fois son mauvais génie et son gardien fidèle. Fulvius s'agitait, gémit en dormant; car il est oppressé par les rêves les plus sinistres. Il aperçoit d'abord au loin une cité magnifique, traversée par une rivière dont les flots étincellent comme le cristal. Une galère lève l'ancre, et sur le pont une figure agite vers lui, en signe d'adieu, une écharpe brodée. La scène change: le vaisseau est au milieu de la mer et lutte contre une tempête furieuse, tandis qu'au sommet du mât flotte la même écharpe semblable à une oriflamme immobile au souffle de la crise; soudain on entend un cri d'angoisse; le navire s'entr'ouvre sur un rocher et s'enfonce lentement dans l'abîme. Mais, à l'extrémité du mât, le tranquille pavillon, envoronné d'une troupe bruyante d'oiseaux de mer, domine encore les vagues. Puis un fantôme aux ailes noires se précipite, une torche à la main, et l'arrache du mât; interrompant sa course rapide, il le déploie aux yeux de Fulvius avec une contenance irritée et sévère. Il y peut lire, en lettres de feu, Némésis (Vengeance)!

Mais il est temps de rejoindre nos autres connaissances dans la maison de Fabius.

Syra, après avoir entendu la porte se fermer sur Fulvius, se recueillit un instant, offrit à Dieu une prière secrète, et alla rejoindre son amie aveugle. Elle commença donc à lui rendre les devoirs quotidiens de la charité et de l'hospitalité, apporta de l'eau, lui lava les mains et les pieds, selon l'usage des chrétiens, peigna et arrangea sa chevelure. En vérité, bien qu'à peine plus âgée qu'elle ses regards étaient si tendres pour sa pauvre amie et ses mouvements si maternels, qu'on l'aurait prise pour une mère s'occupant de sa fille.

A ce moment Agnès, fidèle au rendez-vous, arriva avec Fabiola, qui avait insisté pour l'accompagner jusqu'à la porte. Mais lorsqu'elle souleva doucement la portière, et aperçut le spectacle qui s'offrait à ses regards, elle fit signe à Fabiola de le contempler, en lui enjoignant d'un geste le silence. Le cœur de Fabiola fut ému; jamais elle ne s'était imaginé qu'il existât sur la terre rien de tel que l'amour désintéressé entre des étrangers; quant à la charité, c'était là un mot inconnu à la Grèce et à Rome. Elle se retira tranquillement, les yeux humides, et dit à Agnès en prenant congé:

— Je m'en vais; cette fille, vous le savez, m'a prouvé cet après-midi qu'une esclave peut avoir une opinion. Je viens d'apprendre qu'elle peut avoir un cœur. J'étais stupéfait, il y a quelques heures, lorsque vous me demandiez si je pouvais aimer une esclave; je crois maintenant que je pourrais presque aimer Syra, et je regrette à demi d'avoir consenti à m'en séparer.

Comme Fabiola retournait sur ses pas à travers la cour, Agnès entra dans la chambre et dit en riant:

— Cecilia, j'ai enfin découvert votre secret. Voici donc l'amie qui vous donne ses repas, selon vous, toujours préférables aux miens, que vous ne voulez jamais partager chez moi. Eh bien, si le dîner n'est pas meilleur, dans tous les cas je reconnais que vous avez trouvé une meilleure hôtesse.

— Oh! ne dites pas cela, douce Agnès, répondit l'aveugle, car c'est bien le dîner qui est le meilleur. Vous avez beaucoup d'occasions d'exercer la charité; mais une pauvre esclave ne peut le faire qu'en découvrant une pauvre fille comme moi, plus pauvre et plus abandonnée qu'elle. Cette pensée me fait trouver son repas plus exquis.

— Vous avez raison, dit Agnès, et je ne suis pas fâchée de vous voir ici, afin que vous entendiez la bonne nouvelle que j'apporte à Syra. Fabiola m'a permis de devenir votre maîtresse, Syra, et de vous emmener avec moi. Demain vous serez libre, et vous deviendrez ma soeur bien-aimée.



● Agnès, Syra et Cecilia.

Cecilia battit joyeusement des mains, et, jetant les bras autour du cou de l'esclave: — Oh! quel bonheur! s'écria-t-elle. Que vous allez être heureuse maintenant, chère Syra!

Syra, profondément troublée, répondit d'une voix émue:

— O bonne et douce dame, avec quelle générosité vous vous préoccupez d'une pauvre esclave comme moi! Pardonnez-moi si je vous conjure de me laisser telle que je suis; chère Cecilia, je vous assure qu'ici je me trouve très heureuse.

— Mais pourquoi vouloir rester? demanda Agnès.

— Parce que, répondit-elle, il est plus parfait de ne pas abandonner la position à laquelle Dieu nous a appelées. J'avoue que ce n'est pas celle où je suis née, et que d'autres m'y ont amenée.

Des sanglots l'interrompirent pour un instant; puis elle continua:

— Il n'en est que plus clair pour moi que Dieu veut que je le serve ainsi. Comment puis-je songer à m'éloigner?

— Eh bien, dit Agnès avec plus d'ardeur encore, nous pourrions facilement arranger cela. Je ne vous affranchirai pas, et vous serez mon esclave. Ce sera tout à fait la même chose.

— Non, non, dit Syra en souriant, pas le moins du monde. Noble Agnès, vous êtes trop bonne et trop douce pour moi. Où serait ma croix, si je vivais auprès de vous? Vous ignorez combien mon caractère est orgueilleux et opiniâtre; je craindrais pour moi-même, si j'étais à l'abri de la douleur et de l'humiliation.

Agnès était presque vaincue; mais elle aspirait plus vivement que jamais à posséder un pareil trésor de vertu, et dit:

— Je vois, Syra, qu'aucun motif d'intérêt ne peut vous émouvoir; il me faut donc em-

ployer des arguments plus égoïstes. Je désire vous avoir près de moi, afin de profiter de vos avis et de vos exemples. Allons, vous ne repousserez pas une pareille requête.

— Egoïste! reprit l'esclave, vous ne le serez jamais. A cause de cela j'en appellerai à vous-même de votre demande. Vous connaissez Fabiola et vous l'aimez. Quelle âme noble, et quelle riche intelligence! Quelles grandes qualités et quels talents supérieurs, s'ils étaient éclairés de la lumière de la foi! Avec quel soin jaloux elle veille à conserver en elle cette perle des vertus, que seule nous savons estimer à son prix! Quelle chrétienne véritablement grande elle ferait!

— Continuez, pour l'amour de Dieu, chère Syra, s'écria Agnès avec vivacité; avez-vous cet espoir?

— C'est l'objet de mes prières nuit et jour; c'est la pensée, le but et l'occupation de ma vie. Je vais essayer de la gagner par la patience, par l'assiduité et même par des discussions aussi extraordinaires que celle que nous avons eue aujourd'hui. Et lorsque j'aurai employé tous les moyens, une dernière ressource me restera encore.

— Quelle est-elle? demandèrent les deux jeunes filles.

— C'est de donner ma vie pour sa conversion. Je sais qu'une pauvre esclave comme moi a peu de chance d'arriver au martyre. Toutefois on dit qu'il se prépare une persécution plus violente; peut-être ne dédaignera-t-elle pas de si humble victimes. Qu'il arrive ce qu'il plait à Dieu, je place entre ses mains la vie que j'offre pour sauver son âme. Oh! vous la plus chère et la meilleure des maîtresses, s'écria-t-elle en se jetant aux genoux d'Agnès et arrosant ses mains de larmes, je vous en prie, ne vous placez pas entre moi et le but de mes efforts.

— Vous avez vaincu, Syra, ma soeur, dit Agnès oh! je vous en prie, ne me donnez plus un autre nom; restez à votre poste. Une vertu si sincère, si généreuse, triomphera; elle est trop sublime pour s'exercer dans une sphère aussi humble que celle de ma famille.

Un esclave vint annoncer que la litère d'Agnès attendait à la porte. Celui qui aurait pu voir les adieux touchants de ces trois jeunes filles, la noble patricienne, l'esclave et la mendicante, se serait écrié avec raison, ainsi que bien des gens l'avaient déjà fait: "Voyez comme ces chrétiens s'aiment entre eux!"

CHAPITRE VIII

Fin de la première journée

Syra, selon les ordres qu'elle avait reçus, était revenue pour faire panser sa blessure; mais l'écharpe qui entourait son bras avait disparu. L'excellent cœur de la vieille nourrice fut affligé de ce malheur, qu'elle pensait être bien grand pour une pauvre esclave, qui sans doute gardait précieusement cette écharpe afin de l'employer au rachat de sa liberté. Syra aussi était fort attristée, mais par des raisons qu'elle n'aurait pu faire comprendre à la bonne nourrice.

Euphrosine fit interroger et même fouiller tous les esclaves, à la grande douleur et à la confusion de Syra; elle ordonna ensuite une battue générale de tous les endroits de la maison que Syra avait parcourus. Ce fut seulement lorsqu'on eut abandonné tout espoir que Syra se souvint de la pause que Fulvius avait faite en traversant la cour, à l'endroit même où elle s'était arrêtée auparavant, et de sa sortie précipitée un instant après. La lumière se fit tout à coup dans son esprit; elle demeura convaincue qu'il avait ramassé l'écharpe tombée.

Après avoir pris congé d'Agnès, Fabiola se retira dans son appartement. Lorsque les deux autres esclaves et Euphrosine eurent terminé auprès d'elle leur service accoutumé, elle les congédia avec plus de douceur qu'elle n'en avait jamais montré jusque-là. Aussitôt après leur départ, elle se dirigea vers le lit repos où nous l'avons vue pour la première fois; mais, à son grand chagrin, elle y aperçut le stylet dont elle avait blessé Syra. Elle ouvrit un coffret, y jeta cette arme avec horreur, et cessa dès lors d'en faire usage.

Elle reprit le volume dont elle avait interrompu la lecture, et qui l'avait extrêmement amusée; elle le trouva insipide et des plus frivoles. Le repoussant de nouveau, elle donna un libre cours à ses réflexions sur tout ce qui venait de se passer. Ce qui la frappa d'abord fut la pensée de sa cousine, Agnès. Quelle enfant extraordinaire! Combien elle était aimante, pure et simple! Que de bons sens aussi, et même de sagesse! Elle prit la résolution d'être sa protectrice, sa soeur aînée en toutes choses. Elle avait observée, aussi bien que son père, les fréquents coups d'oeil que Fulvius dirigeait sur elle. Elle décida que dorénavant Fulvius n'aurait aucun accès auprès d'Agnès, au moins dans sa maison.

● à suivre

Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur

par
HAROLD R. FOSTER

Sir Gavain et le prince Vaillant acceptent une invitation à dîner de Sir Hubert. Le château est attaqué et Sir Hubert admet les avoir invités dans l'espoir qu'ils lui viendraient en aide contre son ennemi Hughes d'Arcy...



"Un chevalier ne devrait pas avoir recours à de pareils moyens, mais il s'agit du sort de ma fille Claire. D'Arcy veut l'épouser et je la protégerai à n'importe quel prix!"



Montés dans une tour, les trois hommes examinent les préparatifs de l'ennemi dans l'espoir de découvrir ses plans.



Sir Hubert et d'Arcy n'en sont pas à leur première bataille, mais cette fois-ci d'Arcy a rassemblé une troupe nombreuse d'hommes de guerre et il espère bien en finir une fois pour toutes avec son vieil adversaire.



Le premier assaut est lancé comme une vague furieuse et de nombreuses vies sont perdues avant qu'il se recule...



Puis les machines de guerre s'avancent et de grosses pierres viennent s'écraser contre les murailles du château, heure après heure, jour après jour...



Une brèche est enfin pratiquée, mais Sir Hubert Gavain et Vaillant la bouchent de leurs boucliers et l'on devait parler pendant longtemps dans la région des exploits accomplis ce jour-là par les trois compagnons...



Dans une tourelle, Claire assiste au combat et son regard cherche anxieusement un ennemi particulier...



L'exploit particulier le plus étonnant de ce jour-là a été accompli par Raoul, neveu de d'Arcy. Son corps est resté auprès de son oncle, mais son cœur s'en est allé dans le château!



La brèche est réparée rapidement et les trois compagnons ne s'éloignent qu'après avoir lancé leur cri de guerre... et le cri lancé par Vaillant est: "ALETA!"
La semaine prochaine: RENDEZ-VOUS.





ASTRONOMIE

• Adresser toute correspondance au Secrétaire,
PAUL-H. NADEAU, 275, rue St-Cyrille, Québec.

La voûte céleste en Juin

(Par J.-Lucien Pouliot)

Avec le retour de juin, les amis du beau sont une fois de plus comblés de nouvelles faveurs. Encore tout surpris par le réveil de la Nature, dans nos régions boréales, ils assistent maintenant au triomphe de la clarté et du grand jour. S'il ne nous est pas permis comme aux peuples scandinaves de célébrer la fête du Soleil, chantons du moins avec le poète la gloire de l'astre bien-faisant.

Dans le centre éclatant de ces orbes
[immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche
[et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même
[allumé
Qui tourne autour de soi sur son axe
[en flamme.

De lui partent sans fin des torrents de
[lumière;
Il donne, en se montrant, la vie à la
[matière,
Et dispense les jours, les saisons et les
[ans,
A des mondes divers autour de lui flot-
[tants.

Ces astres, asservis à la loi qui les pres-
[se,
S'attirent dans leur course et s'évitent
[sans cesse,
Et, servant l'un à l'autre et de règle et
[d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent
[de lui.

Au delà de leur cours et loin de ces
[espaces
Où la matière nage et que Dieu seul
[embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des
[mondes sans fin;
Dans cet abîme immense, il leur ouvre
[un chemin.
Par delà tous ces cieux le Dieu des
[cieux réside.

Voltaire (La Henriade).

Du point de vue astronomique, juin marque une étape, mieux une transition. Pour établir l'importance de l'étape parcourue, pour situer le moment de la transition, faisons le point. Où se trouve le Soleil, ce nerf central, ce générateur d'énergie.

Depuis le 21 mars, alors que le Soleil franchissait le point vernal, trois mois se sont écoulés et nous avons parcouru le quart de l'orbite terrestre. Le 21 juin, l'Astre va pénétrer dans le signe du Cancer (et la constellation des Gémeaux) et ce sera alors le moment de l'année où pour nous, terriens de l'hémisphère boréal, il culminera le plus haut. En même temps, il ne descendra pas très bas au-dessous de l'horizon du nord. Pour les habitants de la latitude 48° et 33' et en montant, le Soleil ne descendra pas en bas de 18°, du moins pour cette journée là. Ceci veut dire que la nuit sera crépusculaire, qu'elle ne sera pas complète. A mesure que l'on monte vers le Pôle, la période des nuits crépusculaires s'étale de plus en plus avant et après la date du solstice. Dans les régions voisines du Cercle arctique, cette période dure six mois et il n'y a même plus de nuit du tout.

Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin dans le nord de notre province pour voir les nuits crépusculaires: les habitants de l'Abitibi connaissent très bien ce phénomène.

Puisque nous sommes assez chanceux d'avoir un petit bout de nuit complète, nous autres, examinons les joyaux qui en feront leur splendeur et écoutons à l'occasion ce que les savants nous ont révélé à leur sujet.

Un mot d'abord de la blonde Phébé. La Lune ne culmine pas bien haut en juin, lorsqu'elle est pleine mais ce n'est pas le temps de la regarder dans un instrument. Vers le 28 juin, il faudra se contenter de la regarder avec

nos yeux et de rêver sous ses rayons rougeâtres nous disent les spectroscopistes. Aux alentours de son premier Quartier, c'est-à-dire du 18 au 25, l'oeil d'un observateur habile placé au cercle oculaire de la moindre lunette ou du plus humble télescope pourra se rassasier de merveilles de toutes sortes.

Pour celui qui depuis quelques mois s'est arrêté à la contemplation du ciel, quel changement! Vénus, la planète dont l'éclat nous surprenait tant au coucher du soleil, bien longtemps avant qu'aucune étoile ne se fut allumée, Vénus est devenue la perle du matin. Elle se lève environ deux heures avant le soleil.

Mars, "la planète étrange", qu'on nomme l'inconnue parce qu'on poudrait tant pénétrer son histoire ou sa préhistoire, Mars, qui l'automne dernier captivait l'attention de milliers d'amateurs et de non moins nombreux professionnels, a parcouru une étape égale à la nôtre en durée. Pour quelques moments à peine chaque soir au tout début du mois, nous sera-t-il donné de pouvoir l'observer au-dessus de l'horizon, et toutefois cette observation sera sans valeur parce que trop près de l'horizon.

Faute de planètes, notre ciel de juin, sera-t-il donc dépourvu de splendeur. Mais non. Cherchons parmi les soleils sans nombre, ceux qui frapperont le plus notre oeil avide de beauté, de spectacles étranges, de coups d'oeil ravissants.

Parcourons vers dix heures du soir chaque grain du chapelet de diamants. Plaçons-nous face au nord et progressons de l'ouest à l'est. Tout à fait à gauche Castor et Pollux rasent l'horizon qui bientôt les aura engloutis. A droite, c'est Capella ou alpha du Cocher. Plus haut c'est la Petite Ourse dont l'étoile polaire marque le centre de rotation de toute la sphère céleste. Plus haut le Dragon et la Grande Ourse font sauvage voisinage. Un peu plus bas, l'est, c'est Véga, le joyau de la Lyre. C'est une étoile double, toutefois très difficile à dédoubler. Tout à côté se trouve Epsilon (une perle rare), c'est une double-double. En effet chacune des composantes dont l'écartement est

de 208" se dédouble. Nous avons donc par paires, quatre étoiles dont les composantes sont de magnitudes 4.9 et 6.3 pour le premier groupe, puis 4.9 et 5.2 pour le second. Le dernier dédoublement n'est toutefois pas apparent, et vous devrez demander à votre oeil un instant de fixité avant de pouvoir l'admirer.

En dessous de la Lyre, c'est le Cygne. Deneb est son plus brillant soleil. Al-biré (Béta) sa suivante, se révèle une vraie beauté. C'est encore une étoile double dont les deux étoiles, charmant contraste, sont l'une jaune et l'autre bleu. Revenons légèrement vers l'ouest jusqu'à l'étoile 61. Elle est double et de magnitudes 5.3 et 5.9 facilement visibles. C'est la première étoile dont on aie déterminé la parallaxe. Ce travail fut parfait par Bessel en 1938. Enfin à droite à peine au-dessus de l'horizon Altair Capla de l'Aigle) s'élève, désireuse de scruter de son oeil si vif la paix des nuits d'été.

Nous avons terminé la première planche du ciel de juin, pivots lentement jusqu'à faire demi-tour. Tout à fait à gauche, c'est Ophiucus, Hercules le surmonte. C'est le Serpent qui le coiffe, surplombant la Balance et le Scorpion. Plus haut, c'est le Bouvier; Arcturus en marque le pied ferme. Enfin au zénith, c'est la Chevelure de Bérénice.

Arrêtons nous à cette dernière. Vous êtes-vous déjà demandé d'où venait ce nom? Quelques noms dans la nomenclature céleste, figurent tout une variété d'animaux ou de types dont notre vue se montre souvent incapable d'en délimiter les moindres contours. D'autres constellations ont des noms que ni l'imagination, ni la fantaisie ne peuvent imaginer. Souvent ces noms sont tirés ou de la mythologie ou de vieux contes grecs. Les Grecs en effet furent des pionniers en astronomie. Ce fut un peuple de pasteurs et bien longtemps avant que le marin n'ose se servir de la position des étoiles comme de guides pour se risquer sur les océans sans rivages, bien longtemps avant eux les pasteurs grecs se guidaient sur les étoiles pour s'orienter et retrouver leur chemin. Nous avons gardé leur nomenclature. Nous tâcherons de temps à autre de vous en révéler les origines.

Mais revenons à Bérénice. Elle était la femme de Ptolémée III, Evergète, qui régna de 226 à 221 avant J.-C. Etant allé faire la guerre à Babylone, la reine jura que s'il revenait vainqueur, elle couperait ses tresses dorées et les déposerait dans le temple de Vénus. Ptolémée fut vainqueur et Bérénice tint sa promesse. Or il arriva que quelqu'un vola les tresses du temple. Ceci risquait fort de provoquer des complications. L'astronome du roi, un homme fort diplomate, saisissant l'occasion aux cheveux, c'est le cas où jamais de le dire, nomma le groupe d'étoiles qui longe la Grande Ourse, la Chevelure de Bérénice, afin que la reine eut toujours au-

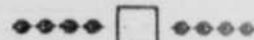
dessus de sa tête sa chevelure. Cette relation tirée d'un poème de Catullus, vieux de 2000 ans n'est probablement que la retouche d'un conte grec beaucoup plus ancien.

De cette constellation, dont un grand nombre, sans doute, ignoraient et la position et le nom, à peine quelques étoiles sont visibles à l'oeil nu. Elle n'en renferme pas moins trois nébuleuses fort intéressantes, visibles dans les grands télescopes et plusieurs étoiles doubles dont l'étoile 24 est remarquable pour ses composantes (magn. 4.7 et 6.2) l'une jaune et l'autre vert pâle. Elles sont facilement visibles dans de modestes lunettes.

Un vieux proverbe chinois nous dit: "Que celui qui est au sommet songe descendre, car c'est là la seule chose qu'il lui reste à faire". Nous rencontrons donc en notre descente, Régulus, l'étoile maîtresse du Lion. Saluons tout à côté la Vierge avec comme première étoile L'Epi. Au-dessous, le Corbeau semble vouloir dérober en terre à la faveur des ténèbres, les grains de semences à peine jetés au sol. A sa droite, la Coupe probablement trop pleine est renversée. Enfin rasant l'horizon sud-ouest c'est l'Hydre, ce monstre vaincu par Hercule, qui même sous l'oeil toujours vigilant de son vainqueur semble encore vouloir machiner quelque nouvelle terreur. Notons en passant qu'il est deux constellations de ce nom, une sous chaque hémisphère. Et voilà notre tour du ciel terminé. Si vous a plu, venez nous rencontrer et nous vous aiderons à retrouver toutes ces choses que les mots sont souvent incapables à décrire.

J.-Lucien POULIOT, B. A., C. G. A.

de la Société Astronomique
Royale du Canada.



LE MYSTERIEUX FEU GRECOIS

On a certainement beaucoup exagéré les redoutables vertus de cette composition incendiaire en usage au moyen âge, et que l'on appelait aussi feu liquide, feu marin, feu artificiel, feu romain, feu médique. C'était un mélange de salpêtre, de soufre, de résine, d'autres matières aisément fusibles, et qui présentait l'avantage d'adhérer aux objets et de les brûler sans que l'eau put l'éteindre. Le secret de cette composition fut livré en 673 aux Byzantins par un transfuge des Arabes, et dès lors son emploi se répandit, surtout dans les guerres navales. Ce furent les perfectionnements empiriques qu'on y apporta qui amenèrent la découverte de la force propulsive des fusées, puis celle de la poudre à canon.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

7---Les Grecs

par M. PATRICE BUET
d'après les dessins et recon-
stitutions de M. Golchon.

9--LA DEFAITE DE SPARTE



325. — SPARTE EST BATTUE SUR TERRE.

Cléombrote pourtant, frère et successeur d'Agésilas, était brave, mais manquait d'expérience. Il tenta plein de fougue plusieurs invasions en Béotie mais sans résultat. Agésilas n'eut pas plus de succès et dut rentrer blessé à Sparte.

Peu après Pélopidas, à la tête de TROIS CENTES, bataillon sacré, remporta une victoire éclatante à Tégée.



326. — SPARTE EST BATTUE SUR MER.

Dans le même temps Chabrias remporta une éclatante victoire à Naxos, coulant une partie des vaisseaux Spartiates, en capturant plusieurs, et faisant 3,000 prisonniers.

Timothée à son tour rayage la Laconie et mit en déroute à Léucade la flotte lacédémonienne, c'était la ruine de Sparte sur mer.

Souriez...

QUE JE SACHE

Jacqueline, avant de sortir, s'évertue à boutonner une boutonnière récalcitrante. Maman, qui est prête, trouve le temps long et demande: "Ce sera bientôt fini?" Et Jacqueline, avec le plus grand sérieux:

—Qu'est-ce que tu veux! Je n'ai qu'une main par bras!

La vérité sort quelquefois de la bouche des enfants.

GOURMANDE, VA!

Une grande amie dit à Paulette:

—Tu en as de la chance, toi, Paulette... Un bon papa... Une bonne maman... Une petite soeur... et une banane pour ton goûter!... Va, tu ne connais pas ton bonheur!

Et Paulette, placide et la bouche pleine:

—Mais si, je le connais, mon bonheur: il est dans mon ventre!

SURVIVANCE FRANÇAISE

POUR JUIN 1942

JEANNE MANCE

fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal

Les femmes ont joué un rôle très important dans la fondation même du pays. D'ordinaire les établissements coloniaux en territoire sauvage sont le fait exclusif des hommes: soldats, défricheurs, commerçants, ouvrent d'abord les voies, établissent des alliances ou matent les indigènes, construisent des postes de commerce ou de guerre, qui deviennent ensuite avec le temps des villages organisés.

Il n'en a pas été ainsi pour la Nouvelle-France. Dès 1617, alors que le poste de Québec ne compte qu'une poignée d'hommes, Marie Rollet accompagne son époux Louis Hébert et s'établit avec lui dans la forêt au bord de la falaise de Québec. D'autres mères de familles suivront, puis, en 1639, deux groupes de religieuses, trois Ursulines et trois Hospitalières, débarqueront à Québec pour y exercer le double apos-

tolat de l'éducation et du soin des malades.

A Montréal, des femmes présideront, aux côtés de Maisonneuve, à la naissance de Ville-Marie. La plus pure et la plus rayonnante de ces héroïnes est Jeanne Mance. Elevée au sein d'une famille de douze enfants, Jeanne Mance avait appris à vivre dans le réel. Elle était courageuse, débrouillarde, dévouée. Au cours de guerres et d'épidémies qui avaient fait des milliers de victimes, elle s'était enrôlée dans la Confrérie de la Charité, la Croix-Rouge de l'époque, et elle s'était dévouée au service des blessés et des malades. Sa vocation d'infirmière laïque lui vint sans doute de là. Car c'est à titre d'infirmière surtout qu'elle accompagna le premier contingent de montrealistes venus au pays à la fin de l'été 1641.

Jeanne Mance avait trente-cinq (35)

ans lorsqu'elle arriva au Canada. Son amabilité, sa gentillesse, sa dignité, en imposaient à tout le monde et les hommes, qui formaient la presque totalité des fondateurs, avaient pour elle une sorte de vénération respectueuse. Jeanne Mance ne se contenta pas de soigner les malades. Elle agissait un peu comme intendante de l'établissement, comme la maman de tout le monde, qui voit à tout, pense à tout, prévoit tout. L'importance de son rôle apparaît telle qu'on l'a nommé parfois la co-fondatrice de Ville-Marie.

Jeanne Mance avait promis à madame de Bullion, la bienfaitrice cachée dont les largesses infatigables ont souvent renfloué Ville-Marie, de s'employer le plus tôt possible à faire bâtir un hôpital. En 1645, Jeanne pouvait écrire à sa protectrice que Ville-Marie possédait un hôpital en bois de soixante (60) pieds par vingt-quatre (24). L'infatigable animatrice fit trois voyages en France pour recueillir des fonds et obtenir des secours en recrues masculines et féminines. A son retour du deuxième voyage, en 1659, elle ramenait trois Hospitalières de La Flèche pour prendre charge de l'Hôtel-Dieu qu'elle avait rebâti. C'était l'accomplissement total du message reçu du Ciel par monsieur de la Dauversière, le jour de la Chandeleur 1630. Cette même année 1659, heureux d'avoir rempli sa mission, monsieur de la Dauversière mourait saintement.

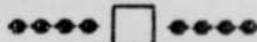
En 1665, l'arrivée du régiment de Carignan, de l'intendant Talon et de plusieurs personnalités éminentes transforme la colonie. C'est un renouveau complet et l'époque de terreur, qui durait depuis 1640, prend fin. Pour Jeanne Mance cette année 1665 fut marquée d'une épreuve. Le gouverneur de Maisonneuve fut renvoyé en France. Jeanne se sentit plus solitaire. D'autant que l'atmosphère de la petite cité mariale n'était plus la même. Les ferveurs primitifs tombaient à mesure que la ville prenait de l'importance et de l'assurance. "Les temps nous avaient apporté de tristes mœurs", écrit soeur Morin, et la vente des liqueurs fortes, leur trafic avec les sauvages, ruinaient l'influence si parfaite des débuts. Le remplaçant de Maisonneuve était un homme dur, injuste, de mauvaise conduite. La vigne du Seigneur, si florissante, connaissait maintenant le vice et le péché presque autant qu'en France".

Les dernières années de Jeanne furent marquées de dures épreuves. Elle les subit avec dignité et grandeur d'âme. Quand elle mourut, le 18 juin 1673, à l'âge de soixante-six (66) ans, elle pouvait se rendre le témoignage de n'avoir pas failli à la tâche surhumaine acceptée allégrement, trente-trois (33) ans plus tôt, un clair dimanche pascal 1640.

"Je me demande, déclarait Mgr Bruchési en 1909, si le front pur de Jeanne Mance n'est pas fait pour ceindre un jour l'aurole des saintes".

MOT D'ORDRE DU MOIS :

Cultiver la générosité, l'amabilité, l'esprit d'entraide. Notre race a besoin de soutien mutuel, de coopération dans tous les domaines. Combattre les manières brusques, brutales, égoïstes. Donner le goût des petits services à rendre à la maison, à l'école, partout.



SUR LE BOUT DU DOIGT

"Montre-moi tes ongles et je te dirai qui tu es". Tel est l'adage sacré à l'étude de cette partie de notre individu. Il a constaté, entre autres, que les ongles poussent plus rapidement en été qu'en hiver, lorsqu'on est bien nourri que lorsqu'on est à jeun et que ceux de la main droite croissent plus vite que ceux de la main gauche.

Nos ongles grandissent d'environ un dixième de millimètre par jour, ce qui fait que, tous les quatre mois en moyenne, nous avons des ongles tout neufs.

L'homme de constitution saine a des ongles rosés. S'ils brillent par trop, c'est que la glande thyroïde fonctionne de façon exagérée. Un ongle pâle dénote un sang pauvre, mais, s'il est rouge, il indique une mauvaise circulation.

L'"Ave Maria" redit à Dieu la pureté, l'obéissance et l'amour de la créature qu'il chérit entre toutes.

Mgr GAY

XI Histoire de l'Eglise

L'ANARCHIE



505. — LE NOUVEAU PAPE. DE LA LOGGIA. DE SAINT-PIERRE LEON XIII BENIT LE MONDE

Aussitôt après la mort de Pie IX, le cardinal Pecci, camerlingue de l'Eglise romaine, fixa l'ouverture du conclave au 18 février suivant, pour laisser le moins de temps possible aux mauvaises entreprises des révolutionnaires. Au troisième jour du conclave, le troisième scrutin donna au cardinal Pecci 44 voix sur 59 suffrages et un bulletin annulé. Le nouvel élu prit le nom de Léon XIII, il était âgé de 68 ans.

Sa première encyclique "Inscrutabili Dei consilio" donna le programme de son pontificat. Elle avait pour objet de montrer que l'Eglise est la source de la vraie civilisation et que les nations ruinent leur prospérité, lorsqu'elles se détournent de l'Eglise, et bien plus encore lorsqu'elles poursuivent de leur haine l'Eglise et son chef le pape. Le 22 février 1879 en répondant à une adresse de journalistes italiens : "Non, ce n'est pas l'Eglise qui excite les foules séditieuses, car elle les calme et les contient ; ce n'est pas elle qui foment les rivalités et les haines, car elle les étouffe par la charité ; ce n'est pas elle qui empiète sur les droits de la société civile, car elle les affermit." Il devait pendant son glorieux pontificat montrer par des réalités que ses paroles étaient l'expression du vrai.

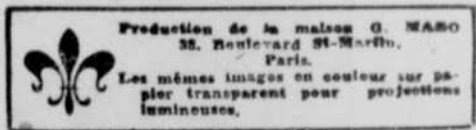


506. — LEON XIII RESISTE AUX EMPIETEMENTS IMPIES ET REVOLUTIONNAIRES. LE ROI HUMBERT 1er.

Le successeur de Victor-Emmanuel voulait se servir du concordat de 1818 établi entre Pie VII et Ferdinand roi des Deux-Siciles. S'appuyant sur l'article 28 de ce concordat il voulait user du droit de patronat dans la nomination des évêques. Héritier de son père, Humbert était comme lui un spoliateur et aucun accord n'avait jamais été établi entre eux et le pape. Celui-ci refusa d'accepter son intervention dans la nomination aux évêchés.

En toutes occasions, et malgré la loi des garanties, la presse radicale-française et les énergumènes des meetings populaires insultaient basement la personne du pape. Ces émeutiers, ayant appris que les restes de Pie IX allaient être transportés de la basilique de Saint-Pierre à la basilique de Saint-Laurent hors les Murs dans la nuit du 12 au 13 juillet 1881, attendirent le passage du cortège, se livrèrent aux plus viles insultes et tentèrent de précipiter le cercueil dans le Tibre ; la police ne sut pas empêcher ces désordres.

Le 7 août suivant, les francs-maçons convoquèrent une grande réunion de leurs partisans, leur firent acclamer la révolution et demander l'abolition de la loi des garanties. Contre ces empiètements, ces brimades, ces injustices, Léon XIII éleva d'énergiques et constantes protestations.



LE FRONT:

On a dit au petit Bernard qu'il avait le front haut. Depuis lors, il examine le front de tout le monde. L'autre jour, après avoir longuement contemplé son parrain qui est complètement chauve, il lui a demandé:

— Dis donc parrain, ton front à toi, où donc qu'il finit?

Le Comité Permanent de

La Survivance Française en Amérique



JEANNE MANCE

1942 JUIN 1942

Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30				

Jeannot l'invincible

par
LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office

